Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Maurice Leblanc

LES CONTES DU *GIL BLAS*

(1892 – 1896)

Table des matières

Préface

À l'exception de L'Ami de la logique, *les contes ci-après ont paru dans le quotidien parisien* Le Gil Blas*, où Maurice Leblanc fit ses débuts le 3 octobre 1892 ; et poursuivit sa collaboration jusqu'au 29 décembre 1897.*

I

LA VISITE

Le major dit au fourrier qui conduisait à la visite des réservistes de la troisième batterie :

– Faites déshabiller vos hommes, pendant que j'examine ceux de la deuxième.

Le fourrier commanda :

– Déshabillez-vous.

Les réservistes obéirent. Charles Ramel défit le dolman et le pantalon dont on l'avait affublé la veille, les déposa sur un lit avec les vêtements de ses voisins, mais garda ses flanelles et son caleçon, car il grelottait, étant chétif et de santé médiocre.

On se trouvait dans une salle de l'infirmerie, vaste et froide. Les fenêtres grillées donnaient peu de lumière. D'ailleurs, il pleuvait dehors, une pluie glaciale d'automne, que chassaient des bourrasques de vent.

Quelques lits couverts d'effets s'alignaient contre les murs. Au centre, devant une table où un maréchal des logis inscrivait les décisions du major, des hommes nus formaient un demi-cercle. Le médecin les appelait un à un, les examinait de face et de dos, jugeait leurs réclamations, et les renvoyait. Une odeur forte viciait l'atmosphère.

Des corps défilèrent, étranges et disparates. De courtes jambes frêles portaient de gros bustes lourds. Des bras descendaient jusqu'aux genoux. Des pieds accidentés s'attachaient à des mollets tortueux. Et il y avait des êtres d'un jaune d'iode, d'autres d'un blanc de cierge, d'autres d'un rouge de viande saignante.

Quelques-uns se lamentèrent. Il se présenta particulièrement un pauvre garçon, maigre et pâle, qui gémissait. Il crachait le sang, prétendait-il. Le major ricana :

– Prouvez-le, mon ami. En attendant vous ferez comme tout le monde.

Charles eut un sursaut. Parfois son mouchoir se teintait de rose, quand il l'appliquait le matin contre sa bouche. Et une vilaine toux lui arrachait les poumons.

Fils de veuve, il n'avait point fait de service militaire. Mais la loi l'obligeait à une double période sous les drapeaux. Il comptait néanmoins être réformé pour faiblesse de constitution. L'attitude du major lui parut de mauvais présage.

Une voix impérieuse le secoua. Le fourrier l'apostrophait :

– Eh bien, qu'est-ce que vous fichez, vous ? Vous ne pouvez pas vous déshabiller ?

En toute hâte il enleva ses derniers vêtements, et il resta debout, misérable et la peau frissonnante. Ses dents claquaient.

Et soudain, en face de lui, parmi les hommes de sa batterie, il aperçut l'amant de sa femme – nu.

Leurs regards se croisèrent. Paul Brancourt le reconnut. Ils semblèrent se défier un instant, tous deux l'air agressif. Puis

Paul, réprimant un sourire, tourna la tête, mit les mains sur ses hanches et se campa en une pose hautaine.

C'était un beau gars, de stature élevée et de visage mâle. Sa large poitrine respirait librement. Il avait un aspect souple et fort. Sous sa peau très blanche saillaient des muscles puissants. Il émanait de lui une telle sensation de beauté plastique que ceux qui l'entouraient, ouvriers ou paysans à l'intelligence grossière, en subissaient le charme, et le considéraient avec une curiosité inconsciente, comme un être à part, d'une matière et d'une forme autres que les leurs.

Et une souffrance bizarre montait en l'âme de Charles Ramel. Il ne pouvait détacher les yeux de ce corps maudit. Irrémédiablement, ils étaient rivés à ces lignes vigoureuses, ils s'accrochaient aux bras nerveux, aux jambes nobles, aux chevilles minces. Et, en même temps, une multitude d'idées tristes s'abattaient sur lui.

Tout de suite le hanta le souvenir de sa femme. Il se rappela sa tendresse pour elle, sa foi naïve, son bonheur, puis la lettre de Paul Brancourt découverte par hasard dans un livre de messe, puis les aveux de Suzanne, ses larmes, ses menteuses paroles de repentir, la grâce féline de ses gestes. Et il se remémora la scène du pardon, le morne voyage à travers l'Italie, l'interminable hiver à Naples. Depuis, lâchement, il s'efforçait de ne rien surprendre. Les retards, les mines fatiguées, les bouderies, les querelles, il excusait tout. Les femmes ne sont-elles pas coutumières de fantaisies irraisonnées ? Mais, au fond, il savait l'implacable vérité, le lien d'amour que rien ne brisait entre Suzanne et Paul.

Et la cause de son martyre se trouvait là, à quelques pas de lui, c'était cet homme qu'il ne pouvait pas ne pas voir en sa nudité radieuse. Une colère le cingla. Il serra les poings, prêt à se

ruer sur son rival. Il eût voulu l'abattre, écraser cette silhouette dont il sentait l'attitude insolente.

Surtout, une jalousie atroce lui tordait le cœur. Cette peau, les lèvres de sa femme s'y collaient éperdument. Pas une place qu'elle n'eût marquée d'un baiser. C'était comme un tissu de caresses qui s'appliquait aux formes mêmes. Cette bouche connaissait la bouche de Suzanne et son haleine d'enfant. Ces mains, la chair de Suzanne les avait imprégnées de son parfum tiède, le gonflement de ses jeunes seins les avait arrondies, ses pieds s'y étaient réchauffés. La veille, peut-être, ce corps frissonnait sous de petits baisers menus, à peine appuyés, des baisers de sa femme ; peut-être aussi se crispait-il, mordu par des dents rageuses, les dents de sa femme, dont il s'imaginait distinguer les traces encore fraîches !

Des visions plus nettes l'assiégèrent. Il les aperçut réellement nus, tous deux. Les hideuses évocations que subissent les époux trompés, la présence de l'amant les lui infligea avec une intensité d'autant plus effroyable. À voir ces bras, il devinait leur enlacement impérieux et doux. Autour de ce cou, Suzanne se suspendait. Ces jambes se mêlaient aux siennes. Cette peau touchait sa peau, d'un contact absolu.

Il fit un effort suprême pour tourner la tête. Partout le couple se dessinait, identique. Il céda, revint à Paul, mais cette fois sa souffrance fut aiguë au point de lui arracher un sanglot. Malgré lui, malgré la honte qu'il en ressentait, invinciblement, ses yeux se mouillaient…

Ses jambes fléchirent. Il s'assit sur le rebord du lit, le regard toujours fixe, comme agrippé. La possession de sa femme par un autre se matérialisait, et il éprouva dans toute son horreur la sensation précise de leur étreinte.

Des mots lui éraflèrent la gorge. Il eût voulu crier pour que cet homme s'en allât et que s'évanouît l'abominable spectacle. Ses mains se joignirent, se tendirent presque en un geste de supplication. Et des minutes, des minutes infinies passèrent, où il dut contempler, en face de lui, l'amant de sa femme, nu.

À la fin, sa douleur trop excessive s'adoucit. La vilenie de son obsession l'écœura. Il baissa la tête.

Alors il se vit, lui. Il se vit pour la première fois, tel qu'il était, malingre et grotesque. Ses os crevaient la poitrine. Les côtes s'étageaient en cercles distincts avec des vallées et des trous et des ressauts. Les cuisses, toutes fluettes, formaient un arc et aboutissaient à des genoux dont la boîte bombait comme une grosse boule isolée. Et il avait une vilaine peau terreuse qui semblait toujours sale.

Une grande confusion l'emplit. Inquiet des sarcasmes que son pauvre corps devait susciter, il souhaita de le vêtir, de cacher sa laideur aux yeux d'autrui, à ses propres yeux, même. Il en avait pitié comme d'une chose vilaine, déformée, en dehors des conditions normales.

Toute sa rage jalouse se dissipait, il ne lui restait plus qu'un désespoir sans bornes. Il observa ses camarades. Comme lui, certains étaient mal proportionnés, trop gras ou trop maigres. Il les plaignit. D'autres attendaient, fiers inconsciemment de leurs lignes. Il les envia, mais d'une envie apaisée, dépourvue d'amertume.

Enfin, il se tourna vers Paul Brancourt. Le major l'examinait.

Tout de suite, il ressentit une admiration involontaire et un peu douloureuse. Et des idées nouvelles, qu'il ne songeait pas à analyser, entrèrent de force dans son esprit. De la comparaison

que le hasard lui imposait, il concluait nécessairement à son infériorité. Il comptait parmi les faibles et les désarmés, son rival parmi les forts et les beaux, parmi ceux que la nature a choisis pour perpétuer l'espèce. Dans la lutte d'amour, il était voué à la défaite. Son rôle lui commandait de s'effacer, de disparaître. S'il était blessé, il n'avait à s'en prendre qu'à lui. Pourquoi entamer un combat inégal en épousant une femme toute de luxe et de passion ?

Il la comprit. Il comprit que les désirs et les caresses de cette exquise créature devaient aller vers ce mâle superbe. Sa chair, à elle, réclamait une chair jeune et savoureuse, et non sa chair, à lui, malsaine et flétrie. L'union de son corps et du corps de Suzanne était indigne, monstrueuse même. Mais qu'elle se donnât à cet amant était juste et légitime.

Une résignation attristée le pénétra. Il se sentit bon, généreux, indulgent, sans colère ni haine. Et du fond de son être rasséréné, il excusa la faute de sa femme, il excusa toutes ses fautes futures.

On l'appelait. Il se dirigea vers la table, tremblant de froid, honteux de sa nudité ridicule. Il courbait la tête, pris d'une timidité subite, comme d'une pudeur de vierge.

En l'apercevant le major fit : « Oh, Oh ! » avec une intonation si railleuse que Charles s'arrêta interdit, les bras ballants.

Le médecin prononça :

– Vous n'avez rien à réclamer ?

Instinctivement, Charles leva les yeux vers Paul Brancourt. L'autre le contemplait, toujours ironique.

Alors il ne se souvint plus de sa poitrine malade, ni de ses membres débiles, ni de son sang appauvri. Une poussée d'orgueil le redressa. Il n'en voulait certes pas à son vainqueur. Mais devant lui, il se refusait à confesser sa misère et sa disgrâce. Et il répondit fermement, sans penser aux conséquences de sa réplique :

– Non, monsieur le major, ma santé est bonne.

(*Le Gil Blas*, 31 octobre 1892.)

II

LE HAÏ

Pour manger ses petits revenus, François Herledent choisit la commune de Yainville, parce qu'elle est « peu conséquente ». À son désir d'« être enfin quelque chose », il offrait ainsi une chance de réalisation.

Toute sa vie, François Herdelent avait subi l'amère souffrance de passer inaperçu. Entre lui et le bonheur, cet obstacle s'élevait, infranchissable.

À l'école, ses camarades le délaissaient. Il restait en dehors de leurs jeux, de leurs complots, de leurs rires. En classe, ses maîtres ne s'occupaient pas de lui. À la maison, ses parents l'oubliaient.

Au sortir de pension, on l'envoya comme apprenti chez un quincaillier. Il n'y fit rien. Le patron ne s'apercevait pas de sa présence.

Son père et sa mère moururent. On négligea de le mander à leur lit de mort. Il comptait si peu !

À l'aide de quelques sous hérités, il acquit un fonds de quincaillerie. Mais son commis accapara toute l'autorité. Les clients ne s'adressaient qu'au subalterne. Le maître s'effaçait.

Il se maria, fut trompé, ce qui – chose triste – n'accrut pas son importance. Sa femme n'eut point pour lui plus d'égards, et les amants, loin de le cajoler, s'installaient, commandaient, bu-

vaient son vin, caressaient son épouse, sans même songer qu'ils lui devaient au moins quelque gratitude.

Et femmes, rivaux, clients, parents, professeurs et camarades n'agissaient nullement de parti pris, en vertu d'une répulsion ou d'un plan méchamment combiné. Non. Le motif de l'immuable conduite, observée vis-à-vis de François, résidait en François lui-même. Il imposait l'indifférence.

Il possédait un visage quelconque, sans la bizarrerie d'un nez trop fort, ni le charme d'un nez bien fait. Ses gestes manquaient de vivacité, et de lenteur également. Il n'était point spirituel, mais point trop bête non plus. Il n'attirait l'attention ni par un excès de grosseur ni par un excès de maigreur. En un mot, l'ensemble de sa personnalité morale et physique exigeait qu'on l'ignorât, comme un objet inutile et sans valeur. Il n'était rien. Et, torture inimaginable, il le savait.

Souvent, des révoltes intérieures le secouaient. Il voulait « se montrer ». Il tentait d'« être quelque chose », bon, mauvais, insolent, charitable, courroucé. On le regardait, puis on tournait la tête d'un air distrait. Et il retombait dans son silence, dans son néant.

Sa femme trépassa. L'enterrement le mit en vedette. Des gens le plaignirent. Il exagéra son chagrin pour augmenter la compassion. Au cimetière, il feignit l'évanouissement. On l'entoura. Il eut là quelques douces minutes.

De cet incident naquit un espoir. La déveine – il appelait ainsi la cause de son obscurité – renonçait peut-être à le poursuivre. C'est alors qu'il vendit son fonds et qu'il vint s'établir à Yainville. Dans ce cadre modeste, indubitablement il resplendirait.

Tout de suite il affirma sa fortune. Des ustensiles de luxe, débris apportés de sa boutique, illustrèrent sa maison, notamment une boule de verre dans le jardin, une serrure de cuivre à la porte, un timbre sonore, une batterie de cuisine compliquée.

Puis il partit en campagne. Il honora de ses visites le maire, le curé, les notables. La tournée finie, il attendit. Des semaines passèrent. Personne ne lui rendit sa politesse.

Les élections municipales approchaient. Hardiment il se présenta, fit de nouvelles visites, offrit des cafés au cabaret, affecta des allures bon garçon avec les femmes, et condescendit à jouer avec les enfants.

Il n'obtint que quelques voix.

Il abandonna la lutte. Décidément il n'était rien et ne pouvait rien être. Quand il parlait, il devinait que son interlocuteur répondait machinalement et n'emporterait nul souvenir de leur conversation, nul souvenir même d'un arrêt dans sa promenade. Il n'intéressait pas, bien plus il n'ennuyait pas.

À cette époque il eut nettement conscience qu'il lui manquait quelque chose, ce mystère sans doute qui fait que l'on existe pour autrui. Tout homme représente aux yeux de ses semblables, outre une image distincte, une somme de facultés, d'attributs et d'habitudes, qui s'évoque instantanément lorsque l'on songe à lui. Herledent n'évoquait rien. Il n'éveillait aucune idée. Il *n'était* pour personne au monde. Le fait qu'il respirait ne constituait ni une aide au bonheur de quelqu'un ni un empêchement.

C'est une consolation, dans la solitude, de se dire : « Tel être pense à moi ! À cette minute, en dehors de mon existence propre, j'ai une autre existence, dix, vingt autres existences, car une, ou dix, ou vingt personnes pensent à moi ! »

Hélas ! il ne comptait que pour le caillou que foulaient ses pieds, pour l'oiseau qu'effarouchait sa présence. Il ne faisait de bien qu'à la terre qu'il cultivait, de mal qu'à la fleur qu'il brisait.

À la fin, cette indifférence universelle le pénétra. Il devint à ses yeux ce qu'il n'avait point cessé d'être aux yeux des autres, une sorte de fantôme, incolore, informe, presque invisible, puisque son aspect ne provoquait point d'impression. Il ne s'inquiéta plus de lui. Il ne souffrit plus, incapable d'émotions.

Les années coulèrent. Il en eut cinquante, il en eut soixante. Il mangeait et il buvait, mais ses aliments et son vin n'avaient nulle saveur. Il dormait, mais son sommeil n'avait point de rêves.

Or, un jour, Herledent aperçut dans son verger un gros coq, énorme, de plumage chatoyant, superbe de lenteur et de fatuité. À son approche, l'animal se sauva par un trou de la haie. Le lendemain il revint, le surlendemain de même, et durant toute une semaine.

Cette visite quotidienne prit l'importance d'une distraction. Elle déterminait chez Herledent comme une série de secousses répétées qui réveillaient son cerveau engourdi. Il le chérit, ce coq. Et dans le but de lui prouver son affection, il lui offrit une pâtée. L'autre s'enfuit.

Herledent fut vexé. De nouvelles tentatives restèrent infructueuses. Cela le courrouça.

Enfin un matin, s'étant caché parmi de hautes herbes, il le saisit et voulut, de force, lui enfoncer le bec dans la pâtée. La bête se rebiffa. Il y eut bataille. Et l'homme, aveugle de rage, étrangla son adversaire et le jeta par-dessus la haie.

Un procès s'ensuivit. Le propriétaire du coq, un nommé Coignard, grand gars d'humeur sombre et de méchante réputation, réclamait des dommages et intérêts. Herledent nia le meurtre.

Coignard perdit sa cause. Mais le soir des débats, il pénétra chez son rival, lui mit le poing sous le nez et lui dit :

– T'as tué mon coq, tu me l'paieras, canaille.

Et désormais, quand il le voyait, d'un jardin à l'autre, il l'injuriait avec des gestes de menace.

À dater de cette époque, la vie de François Herledent se transforma.

Jusqu'ici il faisait partie intégrante de la nature, il était dissous dans l'atmosphère qui le baignait, dans les objets qui l'entouraient. Il s'en dégagea. Insensiblement, heure par heure, se formait sa personnalité, ce quelque chose que le monde lui avait refusé et dont lui-même avait douté. Il naissait à l'existence, vérité incontestable, puisque, pour la première fois, un être se souciait de ses actions.

Maître enfin de son individualité, et ne la possédant que par l'acceptation d'un autre, il n'eut qu'un but : la développer en l'imposant davantage à cet autre.

Il ne quittait plus son verger. Il y entreprit d'innombrables travaux. Il gaula les pommes, il redressa les arbres. Coignard ne pouvait sortir sans l'aviser. Aussitôt le vieux François se dandinait en des poses insolentes. Un sourire narquois plissait ses lèvres. Il sifflotait.

Cela ne lui suffit pas. Il voulait plus que de rapides séjours dans l'esprit de son voisin, il voulait s'y installer d'une façon

complète, décisive. En conséquence, il le harcela de tracasseries. Il s'acharna après lui comme un vautour après un cadavre. Il déchiqueta la tranquillité du malheureux avec une science raffinée.

Au moyen d'une fronde – et tout de suite, car *il le fallait,* il acquit une adresse prodigieuse – il tuait les poules, les dindons, les colombes, les oies de son voisin. Il cassait des carreaux. Il affolait les porcs et les chèvres. Un soir, il osa franchir la haie. En quelques minutes, il détruisit les carrés de légumes, abattit des branches, cueillit les fruits, déracina de vieux espaliers.

Et nul instinct pervers ne le guidait. Il ne cherchait point à chagriner Coignard. Il ne réclamait que sa continuelle attention. Voir les yeux farouches de son ennemi, ses attitudes bouleversées ; entendre, la nuit, son pas furtif rôder le long de la haie ; distinguer le bruit de la gâchette quand il armait son fusil ; savoir que, pendant des heures, il était là, couché, à l'affût, prêt à lui casser la tête – quels plaisirs formidables !

Il fut vraiment heureux, et d'un bonheur absolu, comme tout bonheur provenant d'une source unique, assez puissante pour emplir le vide d'une âme et n'y point laisser de place à l'infortune.

Enfin, il vivait ! Il vivait d'une vie débordante. Il était la pensée, l'obsession, le cauchemar d'un être ! On ne l'oubliait plus comme jadis. Il comptait ! Il servait à une œuvre quelconque, mauvaise, soit, mais réelle, mais indiscutable, puisqu'un homme souffrait par lui, pleurait et dépérissait par sa faute.

Un orgueil monstrueux le gonfla. Il se sentit créateur, il se sentit dieu ! Jusqu'alors il n'avait rien été. Il *fut* enfin ! Il fut l'exécré ! Il fut *le Haï !*

Ah ! cette haine qu'il sentait s'accumuler, comme il l'aimait ! Il la buvait, il s'en gorgeait, il s'en engraissait. Elle lui tenait chaud, comme une forte et solide amitié réchauffe les cœurs affectueux. Elle lui remplaçait toutes les tendresses et toutes les câlineries dont on l'avait sevré. Elle abolit toutes les tristesses de ses souvenirs. Elle lui prodigua tous les charmes de l'espérance.

Il ne répondit pas par de l'ingratitude à tant de bontés. Il la couva. Il la soigna comme on soigne une personne qui vous est chère. Il inventait de multiples stratagèmes destinés à la réconforter. Il eut le génie de la persécution.

Coignard se taisait. L'insuccès de sa première démarche l'empêchait de recourir à la justice. Il supportait tous les affronts, taciturne. Puis une fois, ils se rencontrèrent dans un chemin creux. Et le vieux François comprit, au regard du paysan, que l'heure de la revanche ne tarderait pas.

Il frissonna, non de peur, mais d'une joie profonde. Il savait le plan qui germait en l'âme de son ennemi. Il en put noter les progrès ininterrompus. Il vit l'idée grandir, se nourrir d'arguments, croître comme un épi vigoureux. Un geste, un coup d'œil lui indiquaient le degré de maturité. Et il l'aida, lui, l'idée vengeresse, cette fille de la haine qu'il avait engendrée, il l'aida par de nouvelles ruses, jusqu'à la changer en projet irrévocable.

Alors il attendit. Comme d'un spectacle passionnant, il fut témoin des angoisses où se débattait l'infortuné. Il savoura les luttes suprêmes, les remords anticipés, les défaillances, les insomnies, puis la victoire décisive de la haine.

L'heure sonna.

Une nuit, Herledent dormait. Un bruit le réveilla. La pluie peut-être qui cinglait les vitres ? Non, cela partait d'en bas, de la

salle à manger située au-dessous de sa chambre. Il prêta l'oreille. C'était un petit grattement, puis de petits chocs sourds.

Une épouvante le renversa sur son lit. Son corps se couvrit de sueur. Il devinait. Coignard ébranlait la persienne d'une fenêtre. Il articula, la voix sifflante :

– C'est lui, c'est lui…

Ces mots dissipèrent sa terreur, battement passager de ses nerfs. Il se mit à ricaner. Ainsi le paysan se décidait. Comme il devait souffrir ! Il le vit, devant le volet, les mains tremblantes, les jambes molles. Il se martyrisait les doigts. Du sang coulait. Quelle torture ! Il venait pour tuer, pour tuer le Haï !

Ces trois syllabes, Herledent les prononçait avec une volupté farouche. Le Haï ! On l'abhorrait donc bien implacablement, que sa mort parût l'unique vengeance !

Il n'eut même pas la tentation de s'enfuir. S'enfuir ? Où ? Redevenir le néant qu'il était ? Vivre sans haine ?

Pour vingt ans, pour trente ans d'existence, pour l'éternité, il n'aurait vendu les minutes effroyables qui s'enchaînaient dans l'ombre de cette nuit.

En bas le tapotement cessa. Le volet fut entrebâillé. Pas un bruit n'échappait au vieillard. Son ouïe, tendue jusqu'à la douleur, atteignait à une acuité miraculeuse. Parmi le crépitement de la pluie et le fracas du vent, il distingua le cri de la vitre coupée, le glissement de la croisée, l'escalade de l'homme, le saut, sur le parquet, de deux pieds nus. Puis, plus rien. Coignard hésitait. Enfin des pas traversèrent la salle, un à un, à des secondes d'intervalle. La porte s'ouvrit. L'homme débouchait dans le vestibule, auprès de l'escalier. Il saisit la rampe, et l'ascension commença.

Elle fut interminable. Des marches craquaient. Herledent les connaissait. Haletant, il suivit l'approche lente. Il se tenait assis, hors du lit presque, les yeux fixes fouillant l'espace noir. Une joie inexprimable l'inondait, mêlée d'orgueil et d'anxiété. Comme il remplissait l'âme de cet individu ! Quelle puissance colossale il exerçait sur lui ! Il était son maître, son univers, la pensée de ses pensées. Comme il devait souffrir, le misérable, comme il devait souffrir !

Une marche craqua, la neuvième. « Encore huit », se dit Herledent.

Il les compta. Plus que sept, plus que six. Une impatience fiévreuse l'agitait, ses lèvres appelaient le meurtrier : « Mais viens, viens, puisque je t'entends venir. » Il souhaitait son étreinte comme une caresse, comme un baiser d'amour.

L'homme parvint au palier. Herledent s'abattit sur son lit. La serrure grinça, une lumière jaillit, oblique. Et il y eut un grand silence très long.

« Comme il doit souffrir ! comme il doit souffrir ! » se répétait le vieux, l'esprit hanté de cette seule phrase.

Le paysan avança, pas à pas, s'arrêtant parfois. Et soudain, un rire fou secoua Herledent. Certes son cœur battait à tout rompre, et sans aucun doute, l'assassin voyait les soubresauts du drap. Mais ce drap, ce qui le remuait davantage, c'était son rire, un rire convulsif, un rire intérieur qui ne dérangeait pas un muscle de son visage. Il riait, il riait vraiment à en perdre haleine, car il se souvenait… là, sur la table, parmi des paperasses en apparence inoffensives, il avait caché une feuille que la justice trouverait, avec ces mots écrits par lui :

« Je meurs de la main de Coignard. »

Oui, de la main, il le savait, de la main nue, sans armes. De même qu'il avait étranglé le gros coq, de même il mourrait étranglé. Ah ! cette main, comme il la désirait !

Il la sentit autour de son cou. Jouissance infernale ! Comme il était haï ! Les doigts serrèrent. Quelle volupté ! Il ouvrit les yeux. Leurs regards se joignirent. Ah ! Ah ! comme il souffrait, l'autre ; l'assassin ! Lui, le Haï, souriait. Dans un spasme, il étouffa.

(*Le Gil Blas*, 7 novembre 1892.)

III

CENT SOUS

Mon premier clerc introduisit un prêtre à cheveux gris, d'aspect commun et de visage sympathique. Il n'avait, malgré le froid, qu'une soutane, si usée, si luisante, que les flammes du feu y dansaient en miroitements vagues. Les rares poils dont son tricorne se hérissait étaient d'un roux sale. Il portait à la main un cabas en tapisserie.

Je le priai de s'asseoir et de m'exposer le but de sa visite. Il s'assit et me dit d'une grosse voix timide :

– Je suis l'abbé Gallois... Gallois...

Il hésitait comme si ce nom eût dû me révéler quelque mystère. Et, en effet, je me souvins confusément d'une histoire de prêtre couvert de dettes, d'un scandale qu'avaient exploité les journaux de l'endroit. Il continuait :

– Maintenant, je dessers la paroisse de la Haie-Aubrée, une bien pauvre commune, bien pauvre – il soupira en levant les yeux au plafond – et j'ai là une somme que je voudrais vous confier...

Stupéfait de cette conclusion, je répondis :

– C'est facile, je vous ferai un reçu.

Il m'interrompit brusquement :

– Pourrai-je prendre sur cette somme au fur et à mesure de mes besoins ?

– Évidemment, repartis-je.

Il parut content, ouvrit son cabas et tira d'abord d'un vieux portefeuille quatre billets de cent francs et cinq louis d'or. Puis il sortit un sac de toile, dont il vida sur la table le contenu : trois cents pièces de cinq francs.

Cette accumulation de monnaie blanche m'étonna. Mais déjà il ramassait ses affaires et me saluait. Je le reconduisis.

Au bout de huit semaines, des deux mille francs, il ne restait rien. Chaque samedi il accourait, réclamait dix ou quinze louis, et les comptait, en marmottant d'un air désolé :

– Comme ça marche, mon Dieu, mon Dieu !

Le trimestre suivant il revint.

Cette fois il étala devant moi, en piles qu'il caressait amoureusement, trois cent quarante pièces de cent sous.

– En vérité, lui dis-je, vous en faites collection !

Il affecta de ne pas entendre, pour s'éviter l'ennui d'une réplique, et s'en alla rapidement.

Sept semaines après, par emprunts successifs, il m'avait tout repris.

Et chaque trimestre il en fut ainsi. Toujours il me confiait la même somme, presque entièrement formée de grosses pièces blanches qu'il dépensait ensuite avec une sorte de rage.

Je l'avoue, la singulière composition de ces versements, les allures effarées du prêtre, son silence à peine coupé de jérémiades sourdes sur la diminution trop rapide de son dépôt, tout cela m'intriguait au plus haut point. Où touchait-il ces revenus ? Une banque n'eût pas effectué ce mode immuable de paiement, pas plus qu'une compagnie, ni que telle société commerciale. Et puis pourquoi cette éternelle soutane dont on voyait maintenant la trame lâche se disjoindre comme le canevas d'une toile ?

Un jour, je lui confessai ma curiosité :

– Enfin, monsieur le curé, me direz-vous d'où vous vient cette invraisemblable profusion de pièces de cent sous ?

Il rougit, resta pensif quelques minutes, puis se décida tout d'un coup :

– Eh bien oui, je vous le dirai, d'autant plus que vous pouvez me rendre un grand service… qui vous coûtera peu de peine, d'ailleurs.

Et il me raconta cette étrange histoire :

– J'ai un défaut, monsieur, un grave défaut qui me gâte la vie et m'entraîne dans des complications où sombre ma tranquillité. Il m'est impossible, mais, vous entendez, matériellement impossible, de refuser l'aumône à qui me la demande, un secours à qui l'implore de ma bonté.

« Ne croyez pas que j'éprouve le moindre orgueil à vous exposer cela. Non. L'argent me gêne, m'ennuie. Je n'ai de plaisir qu'à le répandre. Quand j'en sens dans ma poche, je le soupèse au fond de ma main, avec l'envie irrésistible de l'offrir au premier passant.

« Les pauvres le savent bien. Il en arrive de tous les villages d'alentour. Ils assiègent mon presbytère. C'est une procession qui entre, reçoit, et s'en va, sans me remercier, tellement, tous, ils considèrent cela comme un dû. Mais je ne leur en veux pas. J'adore les pauvres, monsieur, je les adore de toute mon âme, j'ai du respect pour eux, une pitié sans bornes. La vue de leurs haillons me déchire le cœur. Je leur donnerais ma maison, mes vêtements, ma nourriture, ma vie. Je voudrais être comme eux, et mendier le long des chemins. J'ai honte du sou que je garde, comme d'un vol.

Il parlait tout bas, d'une voix triste, mouillée de larmes. Il haussa le ton et reprit :

– Or je suis ou plutôt j'ai été très pauvre. Et ma fâcheuse manie me poussait jadis aussi impérieusement qu'aujourd'hui. C'est ce qui m'a perdu. J'ai fait des dettes, j'ai négligé de payer le boulanger ou l'épicier, j'ai emprunté, j'ai couvert de ma signature des gens qui m'ont trahi. Enfin, ce fut un tel scandale que l'on me déplaça, et j'échouai dans cette petite commune de la Haie-Aubrée, l'une des plus indigentes du département.

« J'y souffris beaucoup. Les pauvres, là, sont innombrables. On me retenait une partie de mon traitement. À tout instant, monsieur, je devais refuser l'aumône. Je n'avais rien, rien. J'en pleurais.

« C'est vers cette époque que mourut un de mes parents, vieux cousin éloigné avec lequel je n'avais plus de relations. Je me trouvai le seul héritier de ses biens, qui consistaient en une maison de rapport sise à Chartres, rue de la Volasse, numéro 9, et estimée quatre-vingt mille francs.

« Je me préparais à partir pour cette ville, quand un individu se présenta chez moi. Il me déclina son nom, M. Gourche, me fournit des quittances attestant qu'il louait cette propriété

depuis dix ans, et m'offrit de payer les droits de succession, moyennant quoi j'abaisserais le prix annuel du loyer à huit mille francs.

« Confondu, je bégayai :

« – Huit mille francs ! Du dix pour cent !

« Il me répondit :

« – C'est exagéré, n'est-ce pas ? Consentez-vous à une diminution plus forte ?

« Je m'empressai de signer tous les papiers et tous les pouvoirs nécessaires. Et désormais, régulièrement, M. Gourche m'apporta lui-même les deux mille francs du terme échu.

« Ah ! monsieur, je fus vraiment heureux ! Je ne connus plus l'humble reproche que me lançaient les yeux des mendiants rebutés. En ai-je soulagé des misères et guéri des plaies béantes ! Hélas ! pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas laissé dans mon ignorance paisible ?

« Une affaire me conduisit à Paris. J'en revins par Chartres, avec l'intention de visiter mon immeuble.

« Au sortir du train je demandai le chemin le plus direct pour gagner la rue de la Volasse. La première personne que j'interrogeai me foudroya du regard. La seconde éclata de rire. Je ne compris pas. Enfin un gamin m'amena dans une ruelle obscure et déserte, devant un grand bâtiment d'apparence mystérieuse et il me dit :

« – C'est là, le neuf.

« Je sonnai. J'entrai.

« Alors, seulement alors, sans que jamais, je vous le jure, monsieur, un soupçon m'eût effleuré, je sus de quelle infâme maison j'étais propriétaire !

Il se tut, se couvrit la figure de ses deux mains, et ses lèvres murmurèrent des syllabes indistinctes, quelque prière assurément. Il continua, la voix songeuse :

– J'aurais dû m'en débarrasser aussitôt, n'est-ce pas ? Que voulez-vous ! Gourche m'a menacé de tout divulguer. Il a trop d'avantages à rester mon locataire. Et j'ai peur, j'ai peur d'un esclandre où mon secret deviendrait public. Et quel secret !

« Mais le véritable motif de mon inaction n'est pas là. Si je vends, je devrai replacer mon argent ailleurs, et nul placement ne me rapportera, à beaucoup près, l'énorme revenu de mon immeuble. Or, voyez-vous, je ne puis me résoudre à restreindre mes aumônes. Il me semble que je frustrerais les pauvres. Que diraient-ils, tous les malades, tous les estropiés, tous les manchots, tous les aveugles, tous les gueux de la contrée, si je les renvoyais les mains vides et l'estomac creux ? J'ai table ouverte chez moi, des écuelles pleines de soupe, des carafes débordantes de cidre. Je donne, je donne sans compter. Et il me faudrait fermer les portes et faire la sourde oreille à ceux qui frappent ! Je ne peux pas, je ne peux pas, je les aime trop ; ce sont mes frères, ce sont mes enfants. Dieu m'a confié le soin de les nourrir et de les aider. Je n'y faillirai point.

« Et puis, si je m'en défaisais, un autre la posséderait, la maison maudite ! L'argent du vice paierait de vains plaisirs. Moi, je le purifie par la charité. En vérité, je vous le dis, c'est mon devoir de dominer ma souffrance et mon dégoût. Le Seigneur me pardonnera. Si je me trompe, du moins j'agis selon ma conscience.

Le prêtre prononça ces derniers mots avec fermeté, la tête haute, comme un homme qui se juge et qui absout sa conduite, si bizarre qu'elle paraisse.

J'insinuai :

– Alors, les pièces de cent sous ?

Il répondit simplement :

– Oui, c'est le prix du péché. Autrefois, je les gardais. Mais il y a eu des vols dans le pays et j'ai préféré vous les remettre. Même, si vous y consentez, Gourche vous les apportera directement. Cela me fait trop de mal de le voir, cet homme !

Il réfléchit. Je sentais qu'il avait un autre service à me demander et qu'il n'osait pas. Je lui pris la main et lui dis doucement :

– Puis-je vous être utile en quelque chose de plus important ? J'en serais heureux.

Il balbutia :

– Oui, peut-être... C'est que j'ai tant de pauvres, maintenant... Il en accourt de tous les côtés... mes besoins s'accroissent... Si l'on pouvait... si l'on pouvait augmenter le loyer.

(*Le Gil Blas*, 21 novembre 1892.)

IV

M. ET MME JUMELIN

Dans une petite maison isolée, située entre Duclair et le château du Taillis, un homme s'est pendu. Il laissait ce manuscrit :

Je me tue. Il y a des souvenirs qu'on ne peut supporter. Ils vous hantent. Ils vous forcent à mourir. On voudrait les écraser, ils se redressent, plus impérieux. C'est le centre de notre vie, le pivot autour duquel tourne la danse de nos idées, le motif permanent de notre conduite. La fonction du cerveau n'est plus de penser, mais de se rappeler. Nous ne sommes plus des êtres doués de volonté et de jugement : nous sommes une mémoire.

Ainsi moi, *je me souviens*. Un seul souvenir met en jeu toutes mes facultés intellectuelles et physiques. Mes yeux ne voient que *cela,* mes oreilles n'entendent que *leurs* paroles, *l'acte* se consomme devant moi. Mon Dieu, comme ce serait bon d'oublier ! Mais l'eau bienfaisante n'existe pas qui effacerait le passé et me laverait l'âme des odieuses visions dont elle est flétrie. Donc il me faut mourir.

Quand vous aurez lu mon histoire, vous m'approuverez.

Il y a une trentaine d'années, habitait ici dans cette maison même, deux vieux garçons, les frères Auguste et Joseph Jumelin, que l'on désignait sous la dénomination bizarre de M. et Mme Jumelin. Auguste, maigre et sec, avait un grand corps ef-

flanqué, aux jambes et aux bras noueux, la figure coupante et sans lèvres, la peau du front crevée d'os. Joseph, que tous appelaient Joséphine, était gros, gras, glabre, toujours vêtu d'une redingote serrée à la taille et ballante sur les jambes comme une jupe.

Auguste, très actif, se levait à sept heures, se rendait au bourg où le sollicitaient un commerce de fruits et des fonctions d'adjoint, et présidait une ligue fondée par lui, la « Ligue pour le développement des idées libres penseuses du canton de Duclair ». C'était un homme sombre. On le disait atteint d'une maladie noire.

Son frère Joseph, ou plutôt Joséphine, d'un naturel plus joyeux, se distinguait par ses aptitudes de ménagère. En bonne épouse, il gardait la maison. Dès le matin, il s'affublait d'un tablier, trottinait à travers les chambres, un trousseau de clefs à la main et, jusqu'au soir, donnait l'exemple à la servante, frottait, cirait, astiquait, époussetait. Il fallait que la batterie de cuisine étincelât, et que les parquets fussent irréprochables. Auguste « qui avait de la repartie » – tout Duclair le lui accordait – appelait son frère : « Maman Pot-au-feu ». De ce surnom, Mme Jumelin s'enorgueillissait.

À onze heures exactement on se mettait à table. Les repas étaient empreints de solennité. Joséphine, qui en avait surveillé la confection, épiait avec inquiétude le visage de monsieur. Monsieur d'ailleurs parlait peu. Il approuvait ou blâmait en quelques mots. Madame rayonnait ou courbait la tête, selon la sentence. En dehors de cela, leurs entretiens se bornaient à de courtes réflexions qu'Auguste émettait parcimonieusement sur les choses et sur les gens. Joséphine les accueillait comme des oracles.

Le ménage s'entendait assez bien. L'un dominait l'autre, cause d'harmonie. Madame craignait monsieur. De fait, il se montrait dur pour elle.

À cinq heures, Auguste quittait définitivement son bureau. Souvent Mme Jumelin le rejoignait à Duclair et ils rendaient ensemble des visites ou se promenaient le long du quai en regardant glisser les grands bateaux.

Tous les dimanches Joséphine, que les opinions avancées de son frère scandalisaient, allait à la grand-messe, un paroissien sous le bras. Auguste, planté ostensiblement devant la porte de sortie, l'attendait hors de l'église. Au retour, on achetait une brioche. Parfois madame rapportait un morceau de pain bénit, mais monsieur refusait d'en manger.

Une fois par semaine, le jeudi, on recevait quelques amis. Le repas achevé, Auguste retenait ces messieurs et leur offrait des cigares. Joséphine passait au salon avec ces dames. Le soir, on touchait du piano et M. Jumelin, accompagné par Joséphine, chantait quelques couplets comiques d'une voix lugubre.

Et cela dura des années, sans incident plus notable. Le commerce prospérait. Les invitations aux soirées du jeudi étaient fort recherchées. Rien ne troublait la surface de cette vie stagnante. M. Jumelin accentuait son rôle d'homme, de maître, de mari. Le bruit courut qu'il battait son frère. Mme Jumelin ne sortait pas de ses attributions subalternes de ménagère et d'épouse. Vraiment elle semblait dominée par ce surnom que lui avait imposé la bêtise d'une petite ville, et qui, de plus en plus, influait sur ses habitudes, sur ses manières d'être, de penser et de se vêtir.

Un événement bouleversa cette existence tranquille et honorable. Une petite bonne qui servait chez eux, une campagnarde des environs de Rouen, se trouva enceinte. Les Jumelin

lui offrirent de l'argent, mais elle proclama sa grossesse et prétendit que les deux frères l'avaient violée tour à tour.

Auguste prit une résolution énergique : il disparut avec la bonne et revint, plusieurs mois après, portant enveloppé sous son bras un enfant, un garçon.

C'était moi. Lequel des deux fut mon père ? Je l'ignore. Ma mère, je ne l'ai jamais vue.

C'est dans cette maison, entre ces vieux célibataires, que je grandis. Je n'y manquai pas de soins. Dès le début, les instincts maternels de Mme Jumelin se révélèrent. La gardienne du foyer se doubla d'une mère incomparable. Elle me tenait mon biberon, me changeait ma layette, me dorlotait, m'endormait le soir en chantant des refrains de nourrice. Ma première dent la ravit. Mes coliques l'effrayèrent.

M. Jumelin la baptisa « nounou ». Mais moi, je la vengeai un jour de cette moquerie en balbutiant un jour « maman ». Elle me dévora de baisers. On courut au-devant de monsieur pour lui annoncer l'heureuse nouvelle. Auguste fit :

– Il a de l'esprit, le gaillard, nous nous entendrons.

Depuis, j'ai toujours appelé M. Jumelin « papa » et son frère « maman ». Aujourd'hui encore, quand je remonte vers mes premières années, vers la lointaine époque où ne m'importaient point le mystère de ma naissance, ni l'horrible secret que j'ai appris plus tard et qui me fait maudire mes parents, quand je songe à l'être qui m'a élevé, qui m'a entouré de câlineries et d'affection, qui a réchauffé mon corps avec ses lèvres de mère, c'est du doux nom de maman que je l'appelle, car c'est la seule maman que j'aie connue.

Et je voudrais lui pardonner, à elle !

À six ans, je dus aller à l'école. Un menu fait me la rendit un lieu de supplice pour les cinq années que j'y restai. Une fois, après la classe, un de mes camarades, qui demeurait du même côté que moi, m'apostropha :

– Hier, j'ai entendu papa qui disait qu't'avais pas de mère, c'est-i'vrai ?

Sur le seuil, Mme Jumelin m'attendait.

– Si, j'ai une mère, tiens, la voilà.

– Ça, une mère ? C'est un monsieur, une mère ça a des jupes. Cette révélation me foudroya. Je ne dormis point.

Le lendemain, à l'école, un grand me jeta en pleine figure :

– Comment va-t-elle, m'man Joséphine ?

Dès lors, je fus la risée de mes compagnons. Je devins timide ; ma sensibilité s'affina jusqu'à l'excès. À tout instant, autour de moi, l'on parlait de Mme Jumelin avec des intonations railleuses. Pourquoi ce sobriquet inoffensif me cinglait-il comme une injure ? Par quelle bizarre prescience ne pouvais-je l'entendre sans un frisson ?

Ces moqueries, cependant, m'attachaient de plus en plus à ma mère. Sa nature dévouée convenait à mon caractère ombrageux. Elle se confiait à moi, en des crises d'expansion qui me renseignaient sur les méchancetés de son frère, sur sa mauvaise humeur, sur les violentes querelles dont elle sortait épuisée, les membres rompus de coups.

La conduite de M. Jumelin m'indignait. J'en vins à le détester, et je l'évitais, guidé par cet instinct de l'enfant qui

s’éloigne des personnes sèches et dures. D’ailleurs, il s’assombrissait chaque jour davantage. Toute société l’importunait. On supprima les réunions du jeudi. Il donna sa démission d’adjoint et de président de la Ligue libre penseuse. Aux reproches de ma mère, il répliqua :

– Que m’importent les honneurs !

Tous les matins, avant de partir, j’allais embrasser mes parents. Or, un jour, en entrant chez lui, je vis, pendu à un clou du plafond, mon père. C’est une des affreuses visions qui me hantent, la première. Et elle ne me hante pas seulement comme un souvenir imprimé dans mon cerveau, mais comme une réalité présente, actuelle, que je revis à toute minute. Il est là, devant moi, la tête ployée, les yeux grands ouverts. Et il me tire la langue, une langue bleuie et gonflée. Puis-je espérer quelque bonheur avec ce cadavre dont la silhouette danse sur les murs, sur les journaux, sur tout objet où se pose mon regard ?

Je ne retournai plus à l’école. Mme Jumelin loua un appartement à Rouen, et je suivis les cours du lycée Corneille.

Ma mère ne manquait point de venir m’y rechercher. Je me la représente encore, debout sur le trottoir, vêtue de son éternelle redingote. Elle s’emparait de mes livres. Nous marchions en causant, et je lui racontais les incidents de la classe. Aussitôt arrivés, nous nous installions auprès de la fenêtre devant une petite table. J’écrivais mes devoirs sous sa surveillance, et je lui récitais mes leçons.

Avec l’âge cependant se développaient mes tendances à l’inquiétude. Je cherchais tout ce qui pouvait me chagriner. Inévitablement je ne tardai pas à réclamer la vérité sur ma naissance.

– Qui suis-je ? Un enfant trouvé ? le fils de l’un de vous ?

Après de longues hésitations, Mme Jumelin me révéla ce qu'elle savait. J'insistai :

– Soit, ma mère est une bonne quelconque que vous avez eue à votre service. Mais de vous deux, qui est mon père.

Elle répondit en rougissant :

– Je ne sais pas.

Elle ne savait pas, source intarissable de douleurs, elle ne savait pas ! Peut-être le sang qui coulait en mes veines ne provenait-il point du vieux garçon que j'exécrais, mais de celui qui me chérissait et que j'appelais toujours ma maman ! Peut-être, hélas ! étais-je le fils du pendu, et ma maman ne m'était-elle rien, rien qu'un parent dont la chair n'avait point engendré ma chair, dont la vie n'avait point créé ma vie. Devais-je l'aimer d'amour filial, ou d'affection reconnaissante ? Je lui disais mon supplice. Elle affectait d'en rire.

– Qu'importe qui est ton père ! je ne veux même pas l'être, je suis ta mère, avant tout.

Et sa voix tendre et son bon regard anxieux me réconfortaient.

Ainsi nous vécûmes là quelques années paisibles, les moins mauvaises, certes, de mon existence. Je n'y connus aucune de ces joies déterminées qui s'imposent à la mémoire, ce fut plutôt une succession de jours bien remplis, dont la monotonie endormait ma souffrance.

... Au lycée, je nouai quelques relations assez intimes avec des camarades de classe. Un, surtout – ah ! je me rappelle cela maintenant ! – un, surtout, un grand, m'attira par sa force, par

son aspect solide, par l'aisance de ses gestes. Je me sentais chétif à côté de lui, j'aurai voulu qu'il me battît, qu'il me brisât les membres de ses bras puissants. Je l'aimais de tout mon cœur qui s'éveillait. Et puis il partit. Je ne l'ai plus revu. Mais ses yeux m'obsèdent encore, ses grands yeux bleus très purs.

... Un dimanche, des amis m'entraînèrent à l'estaminet. Il y avait plusieurs femmes. On but, on rit. Une petite blonde, de figure agréable, s'assit sur mes genoux et m'embrassa. Je la repoussai violemment, comme écœuré de ce contact. Elle se fâcha, mes amis me plaisantèrent, et je m'en allai, jugeant moi-même ma conduite absurde... Mon Dieu ! comme tout cela m'apparaît clairement aujourd'hui, aujourd'hui que je vais mourir ! Comme toutes ces choses auxquelles je n'avais jamais réfléchi, se précisent, s'expliquent, se coordonnent, acquièrent un sens particulier, une importance spéciale ! Comme je comprends bien tout, tout !

Une fois par mois, Mme Jumelin accomplissait pieusement un pèlerinage à Duclair. Malgré mes supplications, elle avait conservé la maison du pendu, comme la désignent encore les paysans d'alentour.

– J'ai eu là de bons moments, disait-elle, ce serait mal de la vendre.

Moi, je refusais d'y aller. Cette maison m'inspirait une sorte de terreur. Le fantôme du mort l'habitait. En outre, je l'ai su depuis, le pressentiment m'y assaillait, des choses innommables que ces murs avaient dissimulées.

Ma mère revenait le lendemain. Je l'attendais à l'arrivée de la diligence. Or, un mardi – j'en célèbre chaque semaine l'anniversaire par des imprécations – les quatre chevaux de l'omnibus débouchèrent au grand trot sur la place du Vieux-Palais, et le

conducteur, m'interpellant du haut de son siège, entre deux coups de fouet, me cria :

– Vite, la m'man Jumelin vous attend, elle est malade.

Je choisis un fiacre et je partis.

Je trouvai ma mère couchée. Elle m'embrassa avec un sourire triste, en balbutiant :

– Mon pauvre petit… mon pauvre petit…

Je sanglotais. J'interrogeai le docteur. Il me répondit :

– C'est la fin… un transport au cerveau…

Le prêtre entra. Je m'éloignai, et me tins dans le salon. Je ne pleurais plus. Des idées se succédaient en moi, que je ne comprenais pas. Je me sentais très seul, simplement, seul déjà, et j'avais peur.

Rompant le chuchotement de la confession, la voix du prêtre s'éleva, indignée, me sembla-t-il. La cloison était mince, j'entendis :

– Mon fils, vous êtes un grand pécheur.

Quelque chose comme un rire crispa ma bouche. Cette pauvre maman Jumelin, un grand pécheur ! Le murmure recommença, j'écoutai, mais il était trop faible.

Puis soudain, une voix haute accentua cette phrase étrange :

– Il ne faut pas douter, mon fils, c'est là qu'on doit chercher la cause de la maladie noire qui a décidé votre frère à se tuer.

Vous auriez dû vous séparer, ne plus vivre ensemble, vous fuir l'un l'autre, comme deux ennemis mortels.

Je me levai épouvanté. J'entrouvris la porte et j'aperçus ma mère. Ses yeux étaient fermés, les lèvres blanches s'agitaient, mais je ne distinguais qu'un long gémissement, des plaintes… Autour d'elle, les rideaux du lit presque fermés étouffaient davantage la confession. Sur les draps, plus bas que le menton, un christ gisait.

Enfin le prêtre saisit les mains de l'agonisante et conclut :

– Mon fils, il n'est point de crime si monstrueux auquel Dieu ne pardonne. Sa miséricorde est infinie. Espérez.

Je m'enfuis, je gagnai la route, je me cachai dans un fourré. Quand je revins, ma mère était morte.

Comprenez-vous, maintenant ? Ai-je le droit de me tuer ? Voilà dix ans que je vis sachant *cela*. Combien d'hommes auraient pu lutter aussi vaillamment ? J'ai voyagé, j'ai joué, rien ne me distrait de *cela*. Je n'ai pas un ami, pas une connaissance. J'ai tenté d'aimer, l'hérédité pèse sur moi… Donc je suis bien seul au monde, seul avec un souvenir, et ce souvenir me tue. N'est-ce point d'ailleurs la destinée qui m'a reconduit ici, malgré moi, dans cette maison maudite, à l'endroit même du crime ? Je ne peux plus vivre, je ne peux plus vivre !

Un jour, j'espérai devenir fou. Ce ne me fut même pas accordé. Je n'ai qu'une demi-folie, celle du jaloux ou de l'avare, l'idée fixe. Toutes mes pensées, tous mes rêves se concentrent sur une vision, elle ne me quitte jamais, elle marche devant moi, elle couche auprès de moi. Mon cerveau est à nu, tout saignant, et à chaque minute, à chaque seconde, implacablement, comme un fer rouge, s'y incruste cette hideuse image : un clou, et pendu

à ce clou, un couple, M. et Mme Jumelin… et ce clou m'attire… il me veut… Allons… il le faut.

(*Le Gil Blas*, 12 décembre 1892.)

V

L’ÉCHAFAUD

L’homme quitta le divan où il reposait, prit un bougeoir et vint se planter devant la glace. Là, écartant les vêtements qui cachaient sa poitrine, il chercha du doigt la place de son cœur. Il le sentit qui bondissait par saccades irrégulières. Alors il saisit une épingle et s’écorcha la peau à l’endroit où il avait posé l’index.

Puis il gagna la fenêtre, l’ouvrit et arpenta lentement la galerie de bois qui bordait la façade de son chalet.

La pluie avait cessé. Il faisait une nuit douce et tranquille. Du massif de lauriers et de caoutchoucs entassés sous le balcon, ainsi que de la grande pelouse semée de plates-bandes sombres, montaient des odeurs mouillées. Des gouttes dégringolaient de feuille en feuille, avec un bruit frais et continu.

Il s’accouda sur la balustrade. Et il humait l’air fortement, aspirait de toute sa poitrine, de tous ses sens, le charme de cette nuit d’été.

Une envie lui vint. Il sortit de sa poche un briquet, puis une cigarette qu’il alluma. Et, très bas, il fit :

– La dernière !

Il la trouvait bonne, sans doute, car il la fumait à lentes bouffées, les yeux vers les étoiles qui s’éveillaient à travers les nuages disjoints. Il reconnut l’une d’elles, Véga. Quel souvenir !

Il aimait alors, et, chaque soir, à la même minute, durant les douloureuses séparations, il unissait sur l'étoile choisie son regard au regard de l'aimée.

Sa vie se déroula.

Mais, la cigarette éteinte, il secoua sa torpeur, et dit d'une voix haute :

– Allons, il le faut.

Il rentra, s'assit devant la table, prit une plume, du papier. Qu'allait-il écrire ? La cause de son suicide ? Qui s'en inquiéterait ? D'ailleurs la savait-il lui-même ? Il eut un haussement d'épaules : à quoi bon se donner cette peine ?

Et, rapidement, il se leva, ouvrit son secrétaire, en sortit un pistolet, éteignit la bougie et, appliquant le canon sur la blessure qu'il s'était faite, il pressa la détente.

Le corps tomba entre le lit et la table. Quelques convulsions l'agitèrent. Ce fut tout.

Du temps coula. Un silence planait, le silence infiniment lourd qui emplit les chambres où la vie a vécu, comme si, du cadavre tordu en un coin, la mort se communiquait aux choses, assourdissait les craquements du bois, les soupirs des tentures, les plaintes des meubles.

Soudain un grincement se produisit, pareil à une déchirure d'étoffe. Un morceau de vitre fut détaché, et une main, passant par la brèche, tourna l'espagnolette avec précaution et poussa la croisée. Un individu parut, en blouse. Il portait une lanterne.

D'un mouvement brusque, il promena dans la pièce le jet de lumière. Il ne vit personne.

– C'est ben ça, dit-il, i n'est pas enco'ratourné.

À pas sourds il se dirigea vers le secrétaire, un couteau à la main, prêt à forcer la serrure.

Il s'arrêta. Le meuble était béant. Cela l'effrayait, comme un fait anormal. Et il n'osait le toucher, flairant un piège.

Il lui fallut un effort pour surmonter cette défaillance. Et, sans prendre la peine de choisir, il empocha tout ce qu'il trouvait, argent, papiers et bibelots, au hasard.

Par la fenêtre, avec la pâle clarté que les étoiles éparpillent dans l'espace, entraient mollement, en ondes paresseuses, les souffles purs qui flottent sur les bois et sur les champs.

L'individu fouillait toujours. Ses poches étaient pleines. Il étendit son mouchoir et y entassa les lettres et les portefeuilles. Il n'aurait pu trier. Plus tard il brûlerait.

Mais ses mains tremblèrent, convulsives. Un bruit se préparait, comme un déclenchement qui va s'opérer. Et quelque part, dans le silence, une pendule sonna. À chaque coup correspondait un battement de son cœur. Il en compta onze.

Il continua son œuvre. Et il vidait, vidait les entrailles du meuble, quand, d'un geste trop vif, il renversa la lanterne. Elle roula sur le plancher avec fracas.

Au même moment, un nouveau bruit retentissait, insolite, mystérieux, un tapage bizarre qui partait de gauche, de droite, du plafond, de tous les côtés. Cette fois, son corps entier trembla. Sa tête éclatait de peur.

C'était une chauve-souris qui se heurtait aux murs. Elle disparut.

Il n'eut plus qu'une hâte, s'en aller. À tâtons, il se mit à la recherche de sa lanterne.

Et tout à coup il resta immobile, éperdu. Quelqu'un marchait dans le corridor !

D'un bond il s'enfuit vers la fenêtre. Mais la care de la marche qui conduisait au balcon le fit trébucher. Debout instantanément, il voulut enjamber la balustrade. Il n'eut pas le temps. Un homme, le domestique du mort, l'avait rejoint.

Affolé, le paysan ne tenta aucune résistance. Il fut terrassé et, docilement, se laissa lier avec une ceinture et un mouchoir.

Puis le domestique alluma la bougie et s'enquit de son maître. Sur le lit, sur le divan, personne. Il avança de quelques pas. Un cri d'horreur lui échappa : dans la lueur projetée, il l'avait vu qui gisait, la face contre le parquet, les bras écartés comme un crucifié.

– Canaille, hurla-t-il, assassin, tu l'as tué ! Ah ! t'y couperas pas.

Il se rua sur le voleur et lui bourra la poitrine du talon de sa botte.

– Tiens, lâche, tiens bougre de salaud.

Et il frappait comme un forcené.

Mais une idée l'assaillit et il se pencha au-dessus du paysan. Il le reconnut.

– Ah ! c'est toi, Linan, dit-il, eh ben, t'n'affaire est bonne, mon gaillard !

L'homme pleurnichait, ne comprenant pas.

Un mois après Linan passait en cour d'assises.

C'était un pauvre diable, marié, père de famille, que la misère avait poussé à bout. Toujours la même histoire : l'année mauvaise, la famille qui vivote, le père qui raccroche encore par-ci par-là quelque besogne, les dettes qui s'accumulent, puis le travail qui manque, et plus de pain à la maison. Un jour s'écoule, puis un autre. Les enfants, très pâles, ont des regards étonnés. Leurs yeux ont faim, leurs gestes, leur voix, tout en eux semble mendier. Le père court, cherche, implore, demande l'aumône… rien. Alors, comme il a remarqué que le voisin, un riche, celui-là, ne rentre que fort tard, une pensée le hante. Il lutte… Un jour encore s'écoule… Un enfant tombe malade, épuisé. Il se décide, et un soir il escalade le mur, enjambe la fenêtre et vide les tiroirs.

Arrêté, Linan se défendit à peine. Voleur, certes, il l'avouait, il était venu pour voler. Mais quand on lui parlait d'un assassinat, d'un homme tué par lui, il ne comprenait plus. Dans son cerveau de brute que la souffrance et la solitude de la cellule détraquaient, les idées s'embrouillaient. De cette confusion, il ne sortit pas un mot de révolte, pas un cri de désespoir.

Le président l'interrogea avec bienveillance. Linan pleurait, pleurait. Parfois il gémissait d'une voix mouillée :

– J'ai pas tué, pour sûr, j'ai pas tué.

Les témoins déposèrent. Le domestique fut implacable. Il avait cru distinguer de sa chambre une détonation. Incertain il se recouchait à moitié vêtu. Mais le fracas de la lanterne renversée le mettait sur pied, et il accourait en hâte.

Le ministère public prit la parole. Au moyen de déductions rigoureuses, avec une logique effrayante, il établit la préméditation. La découverte du couteau de cuisine ne la prouvait-elle pas de façon péremptoire ? Selon toute évidence, la victime s'était réveillée au moment où Linan dévalisait le secrétaire, et l'accusé, trouvant un pistolet, avait tiré.

L'avocat plaida les circonstances atténuantes. En vain. Linan fut condamné à mort.

Il ne proféra aucune plainte. Cela lui semblait tellement monstrueux qu'il n'admit pas une seconde la possibilité de son exécution. Patiemment, il attendit l'heure de la justice.

Elle sonna, un matin. Des gens en noir entrèrent dans sa cellule. L'un d'eux lui dit :

– Préparez-vous à mourir. Linan.

Il ouvrit de grands yeux hagards. On fit sa toilette. On le lia. Il se laissait manier, comme une bête docile, comme une chose.

On dut le porter jusqu'à l'échafaud. Ses dents claquaient. Il bégayait :

– J'ai pas tué… j'ai pas tué…

(*Le Gil Blas*, 6 février 1893.)

VI

LA CONFESSION DE TANTE LYDIE

Le bruit d'une chute retentit. J'accourus. Tante Lydie gisait à terre, sur le dos, la face violette.

Je me précipitai vers elle. Elle gémit, la voix indistincte :

– Un prêtre… Je voudrais… me confesser…

Éperdu, je lui expliquai que mes parents étaient au marché, que la ferme était déserte et le village lointain. Elle murmurait obstinément :

« Un prêtre… un prêtre… »

Je m'enfuis comme un fou.

Certes, si j'avais connu un autre curé que l'abbé Douillart, mon répétiteur de grammaire française, mon instinct d'enfant m'eût mené vers cet autre.

Un bien brave homme pourtant ! Sa bonne grosse tête de poupon aux cheveux frisés, à la peau rose, rappelait les amours joufflus qu'on voit aux culs-de-lampe des vieux livres. Il mangeait et buvait beaucoup. Aux environs il ne se donnait pas un festin qu'on ne l'y conviât. Le repas terminé, entre hommes, il racontait des grivoiseries, un flacon de fine devant lui. Autant de petits verres, autant d'histoires. On le savait, et, quand il se posait à cheval sur une chaise, la soutane relevée, un des assis-

tants remplissait son verre. Il en vidait la moitié, débitait son anecdote, puis, achevant de boire, nous interpellait :

– Eh bien, mes fistons, qu'en dites-vous de celle-là ?

Quel contraste avec tante Lydie, telle que je la pressentais, telle surtout que mes parents me l'ont dépeinte depuis !

Je ne sais vraiment ce qui avait décidé cette vieille fille sèche et dévote à passer quelques jours chez nous, à la campagne. Chaque année, elle refusait notre invitation, préférant à tous les plaisirs le frottement des soutanes ou le caquetage sous les cornettes des bonnes sœurs. En outre elle aimait peu mon père, parce qu'il raillait la religion, et n'aimait point ma mère parce qu'elle chérissait son mari d'une affection trop démonstrative. Deux principes dirigeaient sa conduite, une croyance aveugle aux moindres propos des ministres de Dieu et à leur vertu austère, et la haine de l'amour, de cet amour qu'elle n'avait pas connu.

Arrivé devant le presbytère, je carillonnai à en démolir la sonnette. Félicie, une petite bonne d'aspect gracieux, vint m'ouvrir.

– Monsieur le curé déjeune, dit-elle.

Mais je la bousculai et j'entrai.

Autour de la table, chargée de bouteilles vides et de tasses à café pleines, trois prêtres fumaient. Je criai :

– Vite, vite, tante Lydie se meurt !...

L'abbé Douillart se retourna, et, tranquillement :

– Si elle est morte, pas besoin de moi ; si elle n'est pas morte, elle peut bien m'attendre un peu. Allons, Loumet, et cette chanson ?

Loumet, sec comme un bâton perdu dans une soutane, entonna, d'une voix caverneuse, une ode à Bacchus en cinq couplets. Entre chaque couplet, les trois prêtres lampaient un verre de cognac.

– Comment, il n'y en a que cinq ? bégaya Douillart indigné.

Il riait indéfiniment. Son gros ventre, tout palpitant de joie, semblait heureux. Parfois il éloignait son siège de la table, tant cette bedaine le gênait pour s'esclaffer à son aise.

Enfin, il se leva et, d'un air grognon, me dit :

– Allons, me voilà. Viens avec moi chercher ce qu'il faut.

Je le suivis jusqu'à l'église. Il se chargea du viatique, moi des saintes huiles enfermées dans une boîte, et nous partîmes. Je marchais devant lui, une clochette à la main, et je sonnais, je sonnais avec rage comme pour le presser. Il n'avançait pas. Je le suppliais :

– Vite, vite, monsieur le curé.

– Tu m'ennuies, grondait-il.

Il allait à droite et à gauche, trébuchait, escaladait les tas de pierres, manquait de tomber. Et il marmonnait :

– C'est drôle, j'y vois pas. J'suis pourtant pas bu. Coquin de cidre !

Nous trouvâmes tante Lydie sur un lit où elle s'était traînée. L'abbé Douillart déposa sur la table un plateau d'argent, y versa de l'huile, et me fit signe de sortir. Mais il m'effrayait avec sa figure enflammée et ses paupières clignotantes. Je me cachai derrière un rideau. Il s'assit.

– Allez, mon enfant.

Ma tante ébaucha lentement un signe de croix et dit d'une voix faible :

– Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai beaucoup péché.

Puis elle entama le *confiteor*.

L'abbé se trémoussait sur sa chaise, impatient. Il l'interrompit :

– Y a-t-il longtemps que vous vous êtes confessée ?

Et sans attendre la réponse, il se mit à parler, comme quelqu'un qui ne peut pas, une seconde de plus, demeurer silencieux.

– Il y a bien longtemps, n'est-ce pas, mon enfant ? Que voulez-vous ? On vit, on s'amuse. Je comprends cela, allez, et je ne vous le reproche pas. On a tant de choses à faire. Et puis, c'est pas drôle. Tenez, moi, je reste des mois entiers sans m'approcher du tribunal de la pénitence… Maintenant, vos péchés mon enfant… Par ordre, n'est-ce pas ? Êtes-vous orgueilleuse ? Avez-vous un amour déréglé de vous-même ?

Tante Lydie sembla se recueillir et chercha, sans doute, si elle avait un amour déréglé d'elle-même. Ses lèvres s'agitèrent. Mais le prêtre la devança.

– Ah ! l’orgueil, bien grosse faute ! Le cœur qui se dessèche, qui devient comme… comme…

Il réfléchit un instant, puis reprit :

–… Plus d’humilité, on n’a d’autre but que soi-même. Si je vous dis ça, voyez-vous, mon enfant, c’est que moi… je pèche beaucoup par orgueil. Je me mets au-dessus de l’abbé Cagnard, de Duflos, vous savez, le gros Duflos… et de tous mes confrères !

Précipitamment, comme s’il eût eu peur qu’elle ne plaçât un mot, il s’exclama :

– Et l’avarice ! comme dit le catéchisme, c’est un amour exagéré des biens de la terre. L’avez-vous cet amour ? Moi, oui, je suis avare, je refuse l’aumône, je ne dis pas les messes non payées. Sans argent, pas de messe. Tu veux un saint office pour un défunt ? donne-moi vingt sous… Êtes-vous envieuse ? Ressentez-vous un certain déplaisir quand un bien quelconque arrive à votre prochain ? Moi, j’en ressens. C’est si naturel. Ainsi, lorsque Cagnard a été nommé à Duclair, j’en ai eu la jaunisse, tant je crevais de jalousie. Ah ! il y en a qui ont de la chance ! Moi, pas. Tenez, Loumet vient d’avoir cinq enterrements de suite. Depuis six mois, je n’en ai pas un ! Vous êtes le premier. Certes, je ne désire pas la mort des chrétiens, mais puisqu’ils meurent, pourquoi ne meurent-ils pas autant dans ma paroisse ?

Le prêtre s’arrêta. Au début, la vieille fille avait tenté, de ses bras pesants, des gestes de révolte, et de sa voix affaiblie des protestations vagues. Mais il ne voyait rien, n’entendait rien. Et vaincue, paralysée, elle écouta sans un mot la confession du prêtre. Il poursuivait, à petites phrases courtes et hâtives :

– J’suis pas coléreux, non, je ne vous mens pas… puisque c’est la confesse, il faut pas mentir, et bien vrai, j’suis pas colé-

reux. Mais la gourmandise, cet amour déréglé du boire et du manger ! La pire forme en est l'ivrognerie, dit le catéchisme. Ah ! mon enfant, l'ivrognerie ! L'homme n'est plus un homme, c'est une brute. Quand je bois, moi, il n'y a plus rien, j'suis plus qu'un… qu'un cochon. Mais c'est si bon, une bonne table devant soi, avec de bonnes choses qui fument et, pour faire passer le tout, du vin, du vin rouge, blanc, mousseux, du cidre, du café, de la fine… On a chaud au ventre, chaud à la tête ! C'est ça qui va avec la paresse, encore un péché qui me connaît ! Il y a pourtant pas gros à faire dans le métier. Eh bien, moi, j'en ai encore trop. Le bréviaire, surtout, ça m'ennuie ! J'en ai trouvé un vieux avec des pages qui manquent… Mais c'est égal, c'est dur… Voyons, maintenant, c'est… qu'est-ce que c'est donc… j'ai pourtant un péché de moins.

Il compta sur ses doigts, puis, se rappelant :

– Ah ! j'y suis… crénom, c'est pourtant le plus beau !… C'est la luxure, mon enfant, le vice d'impiété qui, selon saint Paul, ne devrait pas même être nommé parmi les chrétiens. Ce que j'ai à vous dire est grave… vous savez, le prêtre doit être chaste, la femme est l'ennemie de l'homme, donc il faut la fuir. Eh bien, je ne la fuis pas, moi, je la recherche… elle m'attire… je les aime toutes… toutes. En ville, j'en ai trois ou quatre que je connais… Ici, même, mon enfant… dans mon presbytère… Félicie… hein, est-elle assez gentille ?… et bien faite, et une peau, oh ! une peau, on dirait du satin qui sent bon… et le reste… tout le reste à l'avenant… Eh bien, chaque nuit, elle vient me retrouver, et je ne vous dis que cela…

Il fit une pause, puis reprit :

– Je vous l'ai dit, j'aime le bon Dieu. Il y a des moments où je suis heureux. Ainsi, après le saint sacrifice, quand j'ai avalé le vin de la burette, j'suis à mon aise… j'prie bien… j'ai une chaleur dans l'estomac. Mais tout ça, ça ne vaut pas l'amour.

La mourante s'était soulevée et regardait l'abbé de tout près, comme pour mieux comprendre ses paroles. Sa figure pâle trahissait une abominable angoisse. Je la revois encore, cette face décomposée, et aujourd'hui, j'y lis, oui, j'y lis un regret, le regret sans doute de ce qu'elle avait dédaigné. L'abbé continuait avec une sorte d'émotion :

– Ah ! tante Lydie, quand j'étais jeune, les rendez-vous, le soir, quel rêve ! On se prenait par la taille, on marchait à travers les prairies, au clair de la lune, et l'on s'embrassait à pleine bouche. Un baiser sur la bouche, mon enfant, c'est meilleur… c'est meilleur que tout, c'est un bien-être, une jouissance qui vous coule dans les veines, qui vous coule dans l'âme… Il ne faut pas chercher autre chose dans la vie : aimer.

On aurait cru que son ivresse s'en était allée, tant il débitait ces phrases d'un ton grave, presque solennel.

– Je leur pardonne toutes leurs fautes, à ceux qui aiment sincèrement, l'amour est la grande excuse…

Tout à coup, je me ruai vers lui en proférant :

– Mais taisez-vous, taisez-vous, elle se meurt…

Quelques convulsions, en effet, et tante Lydie demeura immobile.

Alors l'abbé Douillart se leva, majestueux et lent. Il étendit les mains au-dessus du cadavre, marmotta les prières consacrées et, trempant son pouce dans l'huile, il accomplit les saintes onctions. Puis, il m'ordonna :

– Va chercher la mère Lecanu, pour qu'elle garde ta tante.

J'obéis. À mon retour, l'abbé Douillart, étendu dans un fauteuil, ronflait, les mains jointes sur son ventre.

(*Le Gil Blas*, 20 février 1893.)

VII

LE PARI

On découvrit les trois cadavres horriblement mutilés. La tête de la mère ne tenait plus au tronc que par la nuque. À la place de la poitrine les deux filles avaient un trou béant. Les trois corps étaient criblés de blessures, depuis le crâne jusqu'aux pieds. Sur le plancher, des ruisseaux, des mares de sang croupissaient.

Le plus étrange c'est qu'on retrouva dans les armoires, de droite et de gauche, tout l'argent, tous les bijoux, tous les bibelots de valeur. Le vol n'étant pas le mobile du crime, on fouilla le passé des malheureuses.

Après plusieurs recherches, il fut établi que l'aînée des deux filles venait de se fiancer et que, le soir même du forfait, le jeune homme dînait chez ces dames. Pourquoi cet individu cachait-il à la justice d'aussi graves détails ?

On se rendit à son domicile. C'était un blond, pâle, de figure douce et triste. Interrogé, il avoua.

Mais ses aveux n'allèrent pas plus loin. Vainement le juge d'instruction le pressa de révéler les causes de son acte. Il ne répondit pas. Son nom resta de même inconnu, ainsi que ses origines.

En cour d'assises, il dédaigna de se défendre. Le ministère public requit la peine de mort. L'avocat plaida la folie. Alors

seulement l'accusé se leva, et, au milieu du silence, il dit, d'une voix nette :

– Non, je ne suis pas fou, et vous devez vous garder contre moi. L'échafaud, le bagne, peu importe ! Ce qu'il faut, c'est me mettre hors d'état de vous nuire. Car, sachez-le, ce que j'ai fait, je le recommencerai si j'en ai l'occasion. J'ai tué parce qu'il faut que je tue, que ma nature le veut, que mes instincts l'exigent, que ma main désire tuer. Depuis mon enfance, ce besoin me torture. C'est une monstrueuse obsession. Cent fois des gens qui ne s'en doutent pas ont échappé à mes coups, des camarades de collège, des amis de jeunesse, des passants. Je parvenais à me vaincre. Mais, l'autre jour, je n'ai pas pu. Nous causions, ma fiancée et moi, au coin du feu. Elle me tendit un petit poignard dont on lui avait fait présent. Je pris le poignard et, sans un mot, je la tuai. La mère accourut, puis la sœur, et je les tuai. Et je ne me suis pas contenté de les tuer, je les ai frappées interminablement, avec fureur, avec joie. Et maintenant que j'ai vu, que j'ai respiré du sang, je sais, je sais de façon précise que j'en répandrai, qu'il m'en faudra répandre, dès que cela me sera possible. La raison, la voici :

« Il y a vingt-huit ans, dans un des cabarets à la mode, une bande de femmes et de jeunes gens soupaient. On s'ennuyait profondément. Les conversations languissaient. On allait se retirer lorsqu'une sorte de colosse, au visage rouge, au cou puissant, fit son entrée.

« – Tiens, Rouxeville ! s'écria-t-on.

« Il répondit en distribuant des poignées de main :

« – Ça va bien, les enfants ? Tel que vous me voyez, je vais place de la Roquette. C'est cette nuit que l'on exécute Corbier. Y en a-t-il parmi vous qui veuillent me suivre ?

« – Nous, nous, s'exclamèrent les femmes.

« La bande entière se leva. On prit des fiacres et l'on courut… là-bas. Des attroupements déjà grouillaient sur la place. Conduits par Rouxeville, les jeunes gens pénétrèrent dans un débit de vins pour y louer des fenêtres. On leur donna deux chambres au second étage. L'une, la plus vaste, avait deux fenêtres, l'autre une seule.

« À peine installés, ils se turent. Leur excitation tomba. D'en bas montait un tumulte. Une complainte scandait le bruit vague de la foule, et ce chant que psalmodiait une voix grêle de voyou, des gens le reprenaient en chœur.

« Une femme murmura :

« – Sapristi, c'est pas gai. Si nous buvions au moins !

« On demanda du cognac et des liqueurs et l'on but. On but beaucoup. Tous, ils éprouvaient le besoin de s'étourdir. Les langues se délièrent. Ils parlaient très haut, ensemble, sans s'écouter. Un sujet pourtant obtint l'attention générale. Il s'agissait d'exploits amoureux. Chacun s'attribua des qualités exceptionnelles et raconta ce dont il s'enorgueillissait le plus au cours de sa vie intime, le combat où, par suite de circonstances diverses, il s'était montré le plus vaillant. Des chiffres invraisemblables furent avancés. Les femmes souriaient, ironiques.

« Seul, Rouxeville gardait le silence. Il savait sa supériorité en cette matière. Tous la reconnaissaient, d'ailleurs, car un des jeunes gens l'ayant apostrophé de ces mots :

« – Eh bien, Rouxeville, tu n'as pas quelque histoire ?

« On se tourna vers lui avec curiosité. Les femmes elles-mêmes ne ricanaient plus, envahies de souvenirs.

« Il savoura cet hommage unanime, puis remplit un verre de chartreuse, le but, et de la voix incertaine d'un homme dont l'ivresse commence, il dit :

« – Tout cela n'est rien. La quantité ne prouve pas grand-chose. De l'entraînement, du muscle, une maîtresse qui s'y prête, et il n'y a pas de raison pour s'arrêter. Non, la marque d'un véritable tempérament ne réside pas là. Elle consiste à pouvoir toujours agir, quels que soient le lieu où l'on se trouve, les conditions extérieures, les obstacles qui surgissent. Untel sera paralysé par la présence du mari dans la chambre voisine, un autre par l'idée du peu de temps dont il dispose, un autre par l'indifférence que lui inspire sa partenaire, un autre par le froid, le chaud, la maladie, la peur, que sais-je ! Moi, jamais.

« Cette assurance hautaine choqua l'un des assistants, qui s'écria :

« – Bah ! il y a des cas où tu faiblirais comme le premier venu… Ainsi, en ce moment…

« Des clameurs sinistres couraient à travers la place. L'heure terrible approchait.

« Rouxeville but encore un verre de chartreuse et frappa la table d'un grand coup :

« – En ce moment ! Pourquoi pas ? Rien ne m'empêche, moi. Bien plus, tenez, je parierais… oui, c'est cela… donnez-moi une femme, Angèle, par exemple, que je n'ai pas eue… et je gage…

« Et à la stupéfaction presque effrayée de ceux qui l'écoutaient, il prononça les termes d'un épouvantable, d'un sacrilège, d'un ignoble pari.

« Ils étaient ivres, tous. Pas un ne protesta. Les infâmes !

« Jusqu'à la fin, ils burent, silencieux, immobiles.

« Des gardes à cheval rangèrent la foule. Les bois de justice furent apportés, l'échafaud dressé. On entendait des refrains obscènes, les cris d'individus qui voulaient mieux voir, des querelles.

« Ils buvaient toujours.

« Les premières clartés du matin blanchirent l'espace. Une horloge sonna cinq coups.

« Alors Rouxeville et Angèle passèrent dans la chambre voisine et s'y enfermèrent.

« Des minutes s'évanouirent, les dernières minutes de la vie d'un homme.

« Puis cet homme parut au seuil de la prison, ligoté, tremblant convulsivement.

« On le traîna vers la mort, on l'agenouilla de force.

« Et au moment où la tête tomba, Rouxeville et Angèle, les yeux fixés sur l'échafaud… vous comprenez, n'est-ce pas ? Oui, à cette seconde précise…

« De cet accouplement, je suis né…

(*Le Gil Blas*, 26 juin 1893.)

VIII

UN EFFROYABLE MYSTÈRE

C'était la distraction favorite, par les vilaines journées d'octobre, quand les jeunes gens et les jeunes femmes n'osaient s'aventurer dehors, sous la pluie battante et dans les allées boueuses. On invitait à dîner M. de Fourmel, l'ancien procureur, et, le repas fini, on le suppliait de raconter quelque souvenir relatif à sa profession.

Il y excellait. Son masque tragique d'octogénaire, sa voix rauque et haletante, ses yeux ardents tapis derrière l'épaisseur d'énormes sourcils, faisaient d'avance frissonner les auditeurs. La manière dont il narrait achevait de les terrifier.

À la longue, son répertoire s'épuisa. Les anecdotes devinrent moins intéressantes. Il arriva même qu'il n'eût plus rien à dire. Il dut le confesser, un soir :

– Mes petits amis, je le regrette, mais je suis au bout de mon rouleau.

Les protestations s'élevèrent. On l'entoura. Les messieurs joignaient les mains. Les dames le cajolaient. On le tourmenta jusqu'à ce qu'il parût consentir. Enfin, après quelques minutes de réflexion, il se résolut.

– C'est ma dernière histoire, mes enfants. Vous-mêmes, d'ailleurs, vous n'aurez plus envie de m'en demander d'autres. Car c'est un drame effrayant, quelque chose de fantastique et d'horrible qui dépasse l'imagination. Il y a cinquante ans que

cela s'est commis, au début de ma carrière, en province. Les journaux ne relataient pas les crimes, comme aujourd'hui, et le fait est peu connu. Moi, depuis, je n'en ai jamais parlé, tellement ce souvenir m'impressionne. C'est que mes yeux, écoutez bien, c'est que mes yeux ont vu tout !

Et, en phrases hachées, à voix très basse, si basse que l'on entendait à peine, il commença :

– L'endroit, inutile de le désigner. Les personnages, je leur donnerai des noms au hasard. C'est au cours d'un bal, un bal de fiançailles, chez les parents de la jeune fille. J'y assistais. Les Renoux possédaient un vieil hôtel à salons immenses et à jardin spacieux. Toute la société de la ville y était conviée. Dans les coins on potinait. Pourquoi le fiancé, Georges d'Arnec, avait-il choisi Suzanne Renoux plutôt que l'une de ses deux sœurs, plutôt que Geneviève, l'aînée, ou que Marthe, la plus jeune et la plus jolie ? Les trois sœurs, vérité publique et maintes fois prouvée, l'aimaient. Elles ne le lui cachaient pas. Pendant deux ans elles firent assaut de coquetterie et de gentillesse. Leur affection ne s'en trouvait nullement altérée. Elles avaient convenu de lutter loyalement et de s'incliner devant celle qui serait élue. Lui, hésitait, ne sachant à qui donner la préférence, également attiré vers chacune par des qualités diverses, morales ou physiques, incapable de rien discerner dans la confusion de son cœur. Et l'on se demandait la raison de son choix, tout en plaignant les deux sacrifiées.

« Le destin les devait mettre au même niveau que leur rivale.

« D'abord, que je vous explique la disposition des pièces. Deux grands salons d'enfilade où se tient le monde. À l'extrémité de l'un d'eux un petit boudoir, sorte de rotonde isolée, construite au-dessus du jardin à la hauteur d'un premier étage. Ce

boudoir, des rideaux de velours le ferment. C'est là que ces demoiselles ont entraîné Georges. Ils y sont seuls, tous quatre.

« Or, à onze heures et demie, Georges s'en échappe. Derrière lui, les rideaux s'entrouvrent. Une tête apparaît, celle de Suzanne.

« – Allez donc me chercher mon éventail dans la salle à manger.

« Puis, c'est le tour de Marthe qui réclame son aumônière, puis de Geneviève qui désirerait un fichu.

« Georges quitte les salons. Dix minutes s'écoulent, de dix à douze. Il revient avec les trois objets, se dirige vers le boudoir, entre et pousse un cri !... Ah ! ce cri ! tous, il nous glaça... On se précipite. Et voici la scène que nous vîmes, la scène que complétèrent l'enquête du juge et la mienne propre.

« Trois cadavres. Les meubles bouleversés. Du sang, des flaques de sang.

« À droite, Geneviève. Elle est à plat ventre. Un instrument pesant, quelque massue lui a brisé la nuque et l'a tuée, net.

« En face, Marthe. Trois coups de couteau à la poitrine. Un triangle régulier. Elle respire encore. On l'interroge. Elle exhale ce simple mot : « Suzanne » et meurt.

« À gauche, Suzanne... Oh ! écoutez... Suzanne, la fiancée... Elle est assise, le buste rigide, et... et sans tête !... le cou scié, tailladé, dentelé... La tête ? introuvable.

Le vieillard s'arrêta. Visiblement il souffrait. L'horreur du souvenir l'étreignait à la gorge. Il se leva, marcha deux ou trois

minutes, et reprit d'un ton plus froid, le ton d'un policier qui examine les détails d'un crime :

– Instantanément toutes les hypothèses vraisemblables tombent d'elles-mêmes. Vous pensez bien que l'on en bâtit plus d'une. Vainement. Au total, il faut choisir. Ou bien le ou les meurtriers venaient de l'intérieur. Or, d'après le témoignage unanime, entre le départ et le retour de Georges, nul n'est entré. Ou bien ils venaient du jardin. Or, de ce côté, le boudoir n'avait d'autre issue qu'une fenêtre. Et, on le constata, cette fenêtre était close, et les volets hermétiquement fermés *en dedans*. Dehors, sur la plate-bande, nulle trace d'échelle ni de pas. Dans le jardin, pourtant détrempé par une pluie abondante, aucun vestige non plus. D'armes, nulle part.

« Impossible également de supposer qu'une des trois sœurs eût assassiné ses deux compagnes pour se suicider après. Les blessures indiquaient une main d'homme, et d'homme du *métier,* même. Et puis, cette tête disparue ?

« D'ailleurs, encore une fois, toute explication, basée sur les méthodes judiciaires en usage, était inadmissible. On se trouvait en présence d'un crime spécial, exécuté par des moyens inédits, en des circonstances qu'une seule épithète qualifie selon moi, des circonstances diaboliques. Comment comprendre que dix à douze minutes aient pu suffire pour ce carnage infernal ? Comment n'avait-on pas perçu un cri de douleur, un bruit de lutte ? L'orchestre, il est vrai, jouait une danse. Mais des couples passaient près du rideau, et le hurlement de ceux qu'on égorge domine le fracas d'un piano et de quelques violons.

« Découvert, le mobile d'un crime est aussi un indice précieux. Dans notre cas, quel mobile invoquer ? La vengeance ? On ne connaissait aux victimes aucun ennemi. Le vol ? Aucun bijou ne manquait.

« Et puis que signifiait le dernier mot prononcé par Geneviève, le nom de sa sœur, Suzanne ? L'accusait-elle ? Hélas ! la mutilation de la malheureuse fiancée la défendait contre tout soupçon, même de complicité. Sans doute, de la scène abominable, la moribonde, dans la folie de la terreur, n'avait retenu que la chose la plus abominable, la tête de sa sœur coupée, et emportée.

« Emportée ! Voilà le grand mystère ! Emportée par où ? Le reste, on aurait pu le débrouiller. Cela, non. Ce que l'on fouilla cependant ! Une à une on enleva les lames du parquet, puis les poutres du plafond, puis les pierres des murailles. Et l'on démolit la rotonde. Rien. Donc, unique issue, la fenêtre, avec le jardin pour s'enfuir. Or la fenêtre, fermée en dedans… le jardin, intact.

« Il y avait de quoi perdre la raison, n'est-ce pas ? Que diable, des gens ne s'introduisent pas comme des esprits, et une tête se retrouve.

« Il eût mieux valu ne pas la retrouver. Le mois suivant, Mme Renoux rangeait un placard de sa chambre, située au second étage. Une pile de cartons à chapeaux occupait la planche supérieure. Elle la fit tomber. L'un d'eux s'ouvrit. La tête de Suzanne roula. La mère devint folle.

« Après de pareilles énigmes on s'acharne en pure perte. C'était une telle accumulation d'invraisemblances et d'impossibilités qu'on les eût dites entassées à plaisir. Cela tenait du prodige. Je vous l'avoue, par moments, je me sentais acculé, prêt à supposer l'intervention de forces surnaturelles.

« Il fallait compter sur le hasard qui bien souvent explique les choses, et de façon toute simple.

« Cette fois, il s'y refusa. Comment, par qui les trois sœurs furent-elles tuées ? On ne le sut pas. On ne le saura jamais.

Il y eut une stupéfaction. Les femmes, pâles d'effroi, haletaient. Un homme dit :

– Eh bien, après ?

Le procureur ricana :

– Après ? rien. Vous m'avez demandé une histoire de crime, vous devez être satisfaits.

Les assistants se regardaient, abasourdis, commençant à flairer quelque mystification. On l'interrogea. Mais il éclata de rire et partit.

(*Le Gil Blas*, 9 octobre 1893.)

IX

L’INDESTRUCTIBLE ILLUSION

La vie leur était inclémente. Le volume de vers publié par Marescaux, et les maximes philosophiques semées par Chancerel dans les journaux ne leur avaient pas donné la gloire littéraire. L’amour, ils ne le connaissaient que sous forme de brèves liaisons, nouées sans ardeur et dénouées sans regret. Le plaisir, ils ne s’en souciaient plus.

« Un cœur desséché, une imagination éteinte, des sens indifférents, et la vieillesse qui approche, voilà le bilan actuel », se disaient-ils.

Ce désenchantement commun les rapprochait. Ils dînaient chaque jour ensemble. Et avant de se coucher, ils erraient en couvrant la vie d’invectives amères. De notables différences pourtant distinguaient leurs natures. Marescaux, le poète, était rêvasseur et respectait les vieilles croyances de nos ancêtres. Chancerel, le philosophe, se piquait d’observation et n’acceptait que les choses indiscutables. Mais lorsque leurs opinions se choquaient, ils souriaient d’un air indifférent. À quoi bon ! Pourquoi s’échauffer ! Rien ne vaut la peine d’une dispute.

Un soir, Marescaux dit d’une voix émue :

– Mon cher, ce qui m’arrive est stupéfiant. Je suis presque amoureux… Une femme rencontrée chez des petits-bourgeois… Une blonde… oui, plutôt blonde et pas très grande… figure douce et songeuse. Nous avons beaucoup causé, et j’ai découvert une âme exquise, une âme rare, sœur de la mienne.

Chancerel se mit à rire ; mais, le surlendemain, ce fut lui qui s'écria nerveusement :

– Eh bien ! moi aussi, j'ai mon aventure, et je n'y comprends rien. Jamais une femme ne m'a troublé comme celle que j'ai vue aujourd'hui dans un salon… Un visage sévère de brune… des attitudes hautaines… une conversation nette, claire, substantielle… Ça n'a pas traîné… Je lui plaisais, elle me l'a dit, en mondaine qui sait ce qu'elle fait.

Chacun d'eux désormais tint l'autre au courant de son intrigue. L'amie du poète était mariée à un voyageur de commerce toujours absent. Elle habitait un appartement exigu, simple, aux pièces intimes. Elle y vivait seule, souvent étendue en des poses de rêverie, le regard vague, ses cheveux blonds épandus sur ses épaules.

– Elle résiste… et moi, je ne la presse pas trop. Le son de sa voix, le parfum de son être, autant de joies qui me permettent d'attendre la joie suprême. Quelle créature délicieuse, faite de poésie et de tendresse et de confiance !

Le philosophe ripostait :

– La mienne est veuve. Un intérieur luxueux, des tapis, des plantes, des velours. Dans ce cadre elle m'en impose, avec sa noblesse de patricienne, avec ses cheveux noirs. Nous étudions nos sentiments… nous déchiffrons le mystère de nos âmes : l'amour les remplit et nous nous l'avouons orgueilleusement.

Ce fut lui le premier qui parvint au dénouement inévitable. Il raconta la chute en termes enthousiastes :

– Une bacchante, mon cher, une passionnée, une folle. De la mondaine s’est dégagée la courtisane, que dis-je ! la fille de volupté… des spasmes… des cris…

Marescaux ne tarda pas à obtenir le même bonheur que son compagnon :

– Quel enivrement ! Quelles heures délicieuses ! Je ne sais comment t’expliquer cette possession – furieuse, je n’ai pas besoin de le dire –, mais alanguie en même temps. Nos deux âmes y avaient leur part. Cela vraiment se passait en un pays surnaturel, où les paroles semblaient neuves, et les baisers de goût inconnu.

La période des caresses exaltées dura quelques mois. Ils revenaient de leurs rendez-vous avec des exagérations de fatigue, le philosophe simulant une lassitude hébétée, le poète des distractions inadmissibles.

Cela s’atténua. Mais leur amour persistait, et ils s’accablaient de confidences.

– C’est une grande dame, déclamait Chancerel, partout elle sait se tenir. Que je la mène dans des restaurants à la mode ou dans des bals de barrière, elle est à son aise. Indifféremment elle boira du Champagne ou videra un saladier de vin chaud. Et puis – ce qui n’est pas à dédaigner – elle mange fort bien et comprend ce qu’elle mange.

– Homme matériel, ricanait l’autre. La mienne, je la conduis dans les bois, nous cherchons les prairies vertes, les étangs, les clairs de lune. Et elle est toujours un peu triste, d’une tristesse de femme qui sent la mélancolie des choses.

– Tu es d’un poétique !

– Ça vaut mieux que de se traîner dans l'ornière comme toi.

Ils se taisaient, froissés de l'ironie que chacun devinait en l'autre, insultés dans leur amour et dans leur façon de l'entendre.

Ils en arrivèrent à échanger parfois des mots aigres. Ils se trouvaient en opposition si violente sur le sentiment qui dominait leur vie, leurs deux maîtresses étaient des créatures si absolument diverses, si lointaines l'une de l'autre, qu'ils voyaient entre eux s'élargir un infranchissable fossé. Le besoin leur vint d'avoir des opinions, et, les ayant, de s'y cramponner, comme si elles en eussent valu la peine.

Ainsi ils eurent de terribles querelles sur tout ce qui divise l'humanité. Ils ne faisaient nulle concession. Leur amour était là, tout-puissant, modelant leur âme, leur intelligence. Chacune des deux aimées représentait pour son champion l'ensemble des idées qu'il défendait, et il ne fallait point la renier ni la trahir. Invisibles, elles assistaient à ces batailles, elles ranimaient les courages, elles soufflaient les paroles qui attisent les haines – même, plutôt qu'eux, elles combattaient l'une contre l'autre, les deux rivales, les deux ennemies mortelles !

Or, un soir, du carnet de Marescaux, un portrait tomba. Chancerel s'en empara, éperdu :

– Qui est-ce, cette femme ?

– Ma maîtresse, parbleu.

De sa poche, Chancerel tira une photographie.

– Tiens, compare.

Marescaux examina. C'était la même. Ils aimaient la même femme !

La même femme ! Ils se regardaient stupides, muets, l'œil vide de pensées, le cerveau hanté de ces seuls mots : « La même femme ! » Leur aventure les épouvantait, comme un mystère devant lequel on tremble et que l'on n'ose scruter. Enfin Chancerel dit :

– Mais tu me racontais qu'elle était blonde comme les blés.

– Comme les blés, non, mais blonde ou châtain ardent, si tu veux… châtain, quoi ! Et la tienne, qui était brune ?

– Pas absolument brune, un brun tirant sur le châtain.

Et ils durent aussi supprimer à leur maîtresse l'un la grande, l'autre la petite taille qu'ils lui accordaient, l'un les gestes nobles dont il la dotait, l'autre les manières simples et bourgeoises qu'il avait vantées. Et ils en firent ce qu'elle était, une femme de taille moyenne et de classe ordinaire.

Aisément ils s'expliquaient que dans ces menus détails, leur imagination se fût échauffée jusqu'à transformer les réalités matérielles, et à voir, selon des préférences intimes, la couleur des cheveux et le genre de l'appartement. Mais le mystère résidait ailleurs. Comment avaient-ils pu méconnaître l'essence même de cette femme au point que chacun d'eux se représentait la maîtresse de l'autre comme un être totalement différent de la sienne ?

Toute la soirée ils réfléchirent. Puis, en reconduisant son ami, Chancerel, le philosophe résuma ses méditations :

– Vois-tu, mon vieux, l'illusion ne ment jamais. De la naissance à la mort, elle nous soutient, contrepoids de l'infinie souffrance. Dans les cœurs les plus secs, c'est une plante qui fleurit malgré tout. Nous déplorions notre amertume et notre désenchantement, et néanmoins nous connaissons l'amour, la plus illusoire des illusions. Nous disséquions notre âme et celle d'autrui, et néanmoins l'âme de cette femme, nous ne l'avons vue qu'à travers les brouillards de l'illusion. Nous l'avons vue, comme il nous plaisait de la voir. Nous l'avons dotée du caractère, des défauts, des perfections qui correspondent à notre propre idéal. J'aime les brunes, je l'ai faite brune. Tu aimes les simples, tu l'as faite simple. Qu'est-elle, en réalité ? Elle est ce que nous voulons qu'elle soit. Pour nous, hommes, chacun des autres n'existe que par nous. Leur personnalité gît dans notre cerveau, et non dans le leur.

Marescaux interrompit :

– Soit, mais comment fut-elle si différente ?

– Elle n'était pas différente, c'est nous qui le sommes, ce sont nos illusions, nos désirs, nos tendances. Elle, ce n'est qu'une femme, c'est-à-dire un merveilleux instrument sur qui se jouent des airs variés. La femme ment toujours, ou plutôt elle s'adapte aux circonstances, elle se plie aux nécessités, elle subit les influences, elle est comme l'eau qui prend la forme du vase. Elle fut à son insu chaste et rêveuse avec toi, aussi facilement qu'elle était avec moi ardente et perverse. J'irai jusqu'à dire qu'elle était vraiment blonde devant tes yeux et vraiment brune devant les miens.

Ils se turent. Au seuil de sa porte, Marescaux soupira :

– Hélas ! que faire maintenant ?

– Que faire ! s'écria Chancerel. Mais continuer, continuer, pour cette raison indiscutable que nous ne sommes nullement rivaux. Vois-tu, quoi que nous fassions, ce n'est pas la même femme que nous aimons : ce sont bien deux femmes distinctes, dont l'une est aussi loin de l'autre que je le suis de toi.

(*Le Gil Blas*, 4 décembre 1893.)

X

SPLEEN

Dès sa jeunesse, sir Arthur Burton s'efforça de donner à sa vie un but quelconque, si étrange qu'il fût. Très riche, il chercha péniblement à gaspiller sa fortune par des moyens nouveaux. Il aurait voulu acquérir un renom d'excentricité ; mais, d'imagination courte, il ne réussit point. Et il se sentait banal, bourgeois, terre à terre.

Enfin, découragé, imitant un de ses compatriotes, il paria qu'il assisterait à la mort du dompteur Néros. Après trois ans de poursuites acharnées, il vit le lion Brutus ouvrir d'un coup de patte le crâne de son maître.

La vie recommença intolérable. Il comparait la monotonie du présent aux jouissances multiples éprouvées jadis à suivre le dompteur de ville en ville, à l'angoisse délicieuse qui l'étreignait durant la lutte. Puis ces bêtes, il les aimait d'une affection reconnaissante. Chacune d'elles tenait dans sa gueule et dans ses griffes un peu de sa chair et de sa pensée. L'habitude en avait fait des camarades, les seuls qui eussent brisé la croûte épaisse de son égoïsme.

Alors, brusquement, il se décida, acheta toute la ménagerie Néros : la baraque, les animaux, les employés, la veuve, la fille, et la transporta intégralement dans sa propriété de Blackwood.

Et, régulièrement à la même heure, il s'y rendit. Assise à son comptoir, Mme Néros, l'air distingué, maniait des piles de tickets. Debout, près d'elle, se tenait sa fille, en maillot violet, en

tunique de velours noir. L’Anglais les saluait, prenait un billet et, soulevant une draperie, entrait.

Bien alignées, les cages occupaient tout un côté de la ménagerie. À tous ses vieux amis sir Arthur adressait quelques paroles. Vers dix heures, il commandait le repas. Puis, l’ayant surveillé, il s’asseyait en face de Brutus, allumait un cigare et rêvassait. Et les deux êtres se regardaient, le cerveau vide tous deux, l’aspect débonnaire.

Las de cette contemplation inactive, un soir, en costume de dompteur, il ouvrit la porte de la cage centrale et pénétra bravement. Le lion se réveilla, examina son maître d’un air bienveillant et se rendormit. Dès lors, l’Anglais resta près de lui des heures entières. Brutus se couchait comme un chien ou se frottait avec des câlineries. Une fois, sir Arthur, assis, posa les pieds sur un des barreaux. Brutus, qui tournait, arrêté par cet obstacle, sauta.

Enthousiasmé, le gentilhomme passa à d’autres exercices. Il s’introduisit dans les cages voisines et répéta tout ce que Néros exécutait. Quand il fut prêt, il convia ses fermiers, les paysans des alentours, les habitants de Blackwood. L’entrée, gratuite, donnait droit aux consommations et aux cigares. Après le repas des animaux, sir Arthur, en redingote noire, en maillot gris perle, bondissait au milieu de la cage. Le gaz s’éteignait et, au bout de quelques instants d’obscurité, les spectateurs apercevaient le gentilhomme étendu, la tête dans la gueule du lion et souriant d’un air heureux.

Bientôt, la vue des mêmes visages, le son des mêmes applaudissements ne lui suffirent plus. Il lui manquait l’ébahissement des foules, cette anxiété du vrai public qui donne au silence tant de solennité.

Il embarqua toute sa ménagerie, tout son monde, et, un matin, Paris vit ses murs couverts d'affiches rouges où se détachait en noir le nom du célèbre dompteur Arthur. Il eut un grand succès. Son rêve d'originalité se réalisait enfin.

De tout cela encore il se lassa. L'ennui revint, insondable. Rien, pas une péripétie, pas même la rébellion d'un fauve affamé. Quoi de plus fastidieux que de recommencer éternellement les mêmes choses ? Un acte excentrique devient banal une fois répété. Mais, alors, il faut donc toujours chercher du nouveau ?

Il se résolut au suicide, à quelque suicide terrifiant, monstrueux, fantastique. Il se creusa la tête, inventant des moyens d'une cruauté féroce. Il rêvait l'impossible. Il crut enfin le découvrir.

Il retourna là-bas avec sa ménagerie, l'installa dans le parc, fit exhausser de plusieurs mètres le mur d'enceinte et construisit, entre la baraque et le château, un autre mur de même hauteur. Pour la réouverture, il convoqua tous les habitants du pays. Au jour fixé, il congédia ses employés, sauf un : le préposé au gaz. L'après-midi, il se rendit auprès de ses bêtes et établit un système de cordes dont chacune aboutissait, d'un côté, à la porte d'une cage et, de l'autre, à la cage centrale. Le soir, une heure après l'arrivée de ses invités, il courut à l'entrée du parc et la ferma lui-même, à l'aide de grosses clefs, qu'il jeta ensuite dans un fourré. Puis il revint, endossa son costume et, lentement, froidement, apparut, aux applaudissements du public. Les exercices commencèrent. Brutus enjamba sans broncher des barrières de bois peint, traversa des cerceaux de feu, contrefit le mort.

Sur un signal, comme à l'ordinaire, le gaz s'éteignit. Alors, dans l'ombre, sir Arthur tira les cordes, une à une, violemment. Toutes les cages s'ouvrirent avec un cliquetis sinistre. Quelques

secondes encore dura le silence. Puis, soudain, un cri jaillit, effroyable, un cri d'enfant, mordu sans doute, déchiré, pantelant.

Ce fut une bousculade affolée. Au milieu de la foule, éperdue, les fauves bondissaient, griffant, piétinant, éventrant, happant un membre, arrachant un visage. Sous la pression, les poteaux cédèrent, et la baraque s'écroula. Et, bientôt, des décombres, il s'échappa des fantômes qui galopaient à travers le parc. Et d'autres fantômes les pourchassaient, les rattrapaient, les renversaient. Des fuyards plus heureux parvenaient à l'enceinte, essayaient de la franchir, mais ils retombaient, exténués, et se blottissaient les uns contre les autres.

Et, toute la nuit, le vacarme continua. Dans la profondeur des bois, entre les hauts murs sonores, les hurlements de douleur, les appels désespérés, les cris d'agonie se répercutèrent. Une immense clameur montait au ciel : le concert ininterrompu des bêtes de proie, qui grognaient, aboyaient, rugissaient, ricanaient, chantaient victoire. Sur le champ du carnage, un aigle planait, ses larges ailes déployées, et, parfois, un moribond distinguait une grande ombre qui tournoyait autour de lui, qui tournoyait toujours plus près.

(*Le Gil Blas*, 29 janvier 1894.)

XI

LE COCOTTE

L’affaire fit peu de bruit, je ne me souviens plus pourquoi. Cependant le personnage qui en fut le héros est un des types les plus extraordinairement bizarres que j’aie rencontrés. Mais, la justice n’ayant pas suffisamment démêlé les raisons qui expliquent le drame mystérieux de sa mort, le public ne put connaître et, par conséquent, savourer tout ce que ce drame a d’étrange, de burlesque, et, néanmoins, de logique.

Le hasard m’a permis de découvrir, en partie, la vérité. Peut-être mon devoir m’obligeait-il à d’immédiates dénonciations. Je le regrette ; mon instinct, lui, me porte à une indulgence malsaine pour le coupable qui échappe à la société. L’arrestation d’un assassin me cause de l’ennui. Donc, je me suis tu.

C’est aux Folies-Bergère que nous entrâmes en relations, le Cocotte et moi. J’y passais tous mes soirs. En ce temps-là, le document florissait, et, pour bien établir les bases fondamentales d’un roman que j’entreprenais sur les filles, j’avais quitté la province dans le but admirable d’étudier de près leurs faits et leurs gestes.

Au nombre de mes plus grosses trouvailles, je place cette observation : à la longue, la vie galante déforme l’âme des filles, produit une sorte de renversement moral, leur impose des manières de voir opposées aux nôtres. Le monstrueux leur paraîtra naturel. Elles sentent, elles pensent, elles jugent à l’envers. Ce n’est pas de la perversité : c’est de la perversion.

Rien ne le prouve mieux que l'histoire du Cocotte.

Je causais avec une nommée Béatrice quand un individu la salua. Je l'avais déjà souvent remarqué. Sa mise efféminée, le balancement de ses hanches, son torse puissant, cette apparence d'homme bien bâti sous laquelle on devine la chair molle et les muscles lâches, tout cela m'intriguait. Je demandai :

– Qui est-ce ?

– Comment ? s'écria Béatrice, tu ne le connais pas ? C'est le Cocotte, notre cher Cocotte.

Ses révélations et d'autres confidences recueillies de droite et de gauche m'édifièrent au sujet de ce personnage.

Roguin, dit le Cocotte, exerçait jadis la profession de coiffeur. Sa jolie prestance lui valut des succès parmi ces dames. Ses relations se multipliant, il dut vendre sa boutique et s'adonner de toutes ses forces à un métier lucratif où il brillait par de sérieuses qualités. Et il arriva ce fait : soit qu'il fût de caractère trop nomade, soit qu'il n'inspirât point de passion soutenue, au lieu de rester l'amant en titre de quelque fille, il passa de main en main, de lit en lit.

Elles s'en amusaient. Elles se le payaient comme un caprice, aux heures de solitude ou de tristesse. Débordé de travail, il perfectionna la chose. Il s'installa dans ses meubles.

Dès lors, il eut une situation régulière, non plus fondée sur une vogue momentanée, mais sur les besoins et les goûts des créatures qu'il fréquentait. Par analogie avec leur propre vie, avec cette habitude quotidienne d'être abordées et d'emmener un homme chez elles, elles se complaisaient à le « lever » et à le suivre chez lui. Bref, il fut aux filles ce que les filles sont aux

hommes : une machine à plaisir que l'on achète pour quelques heures.

Et c'est ainsi que Roguin devint cocotte.

Le même ordre immuable présidait aux opérations. Telle courtisane souhaitait-elle s'offrir cette fantaisie, hardiment elle accostait le Cocotte et l'invitait à boire. Au café, la lutte des prix s'engageait. Le spectacle fini, elle payait une voiture à sa conquête. On arrivait. Il tirait sa clef. Puis c'était la montée de l'escalier avec la recommandation indispensable : « Prends garde à ne pas tomber, chérie », puis l'étonnement de la femme devant le luxe de la chambre, si gentiment meublée avec son lit de bout, ses tapis moelleux, ses tentures chaudes, ses divans commodes, et enfin la phrase sacramentelle :

– Déshabille-toi, chérie : le dodo nous attend.

Le lendemain, une vieille bonne apportait les bottines et le chocolat, chocolat délicieux, dont la renommée ne tarda pas à se répandre. Après une dernière étreinte, la « cliente » se levait et s'habillait. Au moment de partir, discrètement, elle déposait sur un coin de la cheminée la somme convenue.

Et, vraiment toutes, elles trouvaient cela fort naturel. Elles n'agissaient point par originalité ou corruption. La bizarrerie de l'affaire, même son côté anormal, leur échappait. Nul éclat de rire moqueur ne l'accueillait au passage. On se donnait la main, en gens qui s'estiment.

– Bonjour, le Cocotte. Ça va bien ?

– Oui, ça boulotte. Et toi ?

Et il reprenait sa marche en se dandinant, l'œil aux aguets, la tournure provocante.

Un tel personnage ne manqua pas de m'intéresser. Quel profit je pouvais tirer de sa connaissance pour une documentation complète sur le milieu où il vivait ! Le hasard m'aida. Un jour, j'entendis un bruit de querelle. Un homme giflait une femme. Je m'approchai. Le Cocotte s'acharnait furieusement après une grande fille rousse qui le mordait au bras. On s'interposa. J'entraînai le Cocotte au café. Il écumait de rage, et, sans que j'eusse besoin de l'interroger, il bégaya :

– Une saleté, monsieur, une saleté que cette grue d'Alice. Dans le métier, comme en tout, il faut être honnête. Moi, pas une n'a de reproche à me faire, pas plus elle que les autres… J'ai tenu mes promesses. Alors, pourquoi ne paie-t-elle pas ? Elle dit qu'elle a déposé l'argent sur la cheminée. C'est pas vrai, c'est pas vrai : il n'y avait rien.

Je tentai de le calmer :

– Voyons : on a pu le prendre, cet argent… N'avez-vous pas une vieille bonne ? Est-ce qu'on sait jamais ?…

– Elle ? s'écria-t-il, indigné, elle ? Allons donc ! c'est ma mère.

Cet aveu involontaire le disposa aux épanchements. Je le reconduisis chez lui. Il me présenta sa mère, en qui je retrouvai la même révolte contre l'infâme procédé d'Alice. Puis nous bûmes une tasse de chocolat. Il fut charmant. Il avait de la conversation, de la verve, maintes anecdotes. Il me fit voir avec orgueil son livre de comptes et le chiffre de ses recettes annuelles. Enfin, ouvrant un tiroir, il dit :

– Toutes ne paient pas en argent. Beaucoup me laissent un cadeau. Plus tard, je vendrai cette collection ; mais pourquoi se presser ? J'aime tant ces bibelots !

Et ses doigts erraient voluptueusement parmi les bijoux, les broches, les colliers, les bagues, les boucles d'oreilles, toute une pacotille féminine sans grande valeur. Mais la vue d'une petite croix en diamants, de forme gracieuse et de travail très fin, excita son émotion. Il la prit.

– Ça, ce n'est pas un cadeau : c'est un souvenir, un souvenir d'amour. De toutes les femmes qui m'ont eu celle-là seule m'a aimé. Les autres me gardent une nuit, deux nuits. Elle, notre liaison a duré trois semaines. Et elle m'aimait, monsieur, elle m'aimait à tel point que je n'ai voulu d'elle que ce souvenir. Je ne l'ai jamais revue. Je ne connais même pas son nom. Je sais simplement qu'elle était anglaise. Est-ce assez triste, monsieur, hein ?

Cette sensibilité me plut. Elle dénotait une âme généreuse, susceptible de tendresse et d'élan. J'offris mon amitié au Cocotte. Il daigna l'accepter.

Nous dînâmes souvent ensemble. Sa mère, qui me favorisait aussi de quelque sympathie, nous préparait des repas succulents. Une franche cordialité régnait. Aux liqueurs, le Cocotte se livrait à des confidences. Ainsi, j'appris ses dégoûts, ses désillusions, sa mélancolie, son désir de repos et de vie tranquille dans le village champenois où l'attendait la maison paternelle. En vérité, je découvris en lui de solides qualités de cœur.

Quelle ne fut pas ma peine, un soir, aux Folies-Bergère, quand on m'annonça :

– Vous savez, votre ami le Cocotte a été assassiné.

J'achetai les journaux. La nouvelle était exacte. En toute hâte, je courus au domicile de l'infortuné. Le chagrin de la vieille me fit mal. La voix défaillante, elle me conta :

– C’est moi, monsieur, qui l’ai trouvé ce matin. J’entrais dans sa chambre… Le chocolat m’en est tombé des mains… Il était sur son lit, la tête en dehors, et du sang coulait de sa gorge…

Je demandai :

– On l’a volé ?

Elle éclata en sanglots :

– Tout le tiroir, monsieur… Il n’y a plus rien… vidé… vidé…

– Et vous ne soupçonnez personne ?

Très bas, elle répondit :

– C’est une fille quelconque… Par terre, il y avait un gant de femme… Je l’ai jeté… Voyez-vous, chacun a sa considération… Moi, je veux aller vivre au pays… et il ne faut pas qu’on sache… Roguin n’était pas son vrai nom… sauf vous, on ne sait pas que je suis sa mère… Moi, je ne dirai rien… promettez-moi le secret.

L’instruction de l’affaire n’aboutit pas. Parvint-on à reconstituer l’existence du Cocotte ? Je l’ignore. En tout cas, le public n’en fut pas informé. Aucune des filles anciennes maîtresses de la victime ne parla. La mère disparut.

Six mois après, aux Folies, je remarquai une petite brune trapue et d’aspect vigoureux. Au cou, elle portait la croix de l’Anglaise, la croix mignonne dont la vue rappelait à mon pauvre ami de si chers souvenirs. J’allai vers elle et, brusquement, lui dis :

– C’est toi qui as tué le Cocotte.

Elle tressauta, éperdue. J’insistai :

– Allons, avoue ou je te dénonce.

Elle avoua.

Et, de la sorte, je sais qu’après avoir vécu comme les filles galantes le Cocotte est mort comme beaucoup d’entre elles, égorgé, la nuit, par une « cliente » de rencontre.

(*Le Gil Blas*, 26 février 1894.)

XII

ELLE

Elle triomphe. On consacre des colonnes de journaux à célébrer tel homme politique, telle actrice en vogue, tel romancier connu. Pourquoi ne pas parler d'elle, qui est la reine incontestée, l'impératrice absolue dont le pouvoir est solidement établi et désormais inattaquable ?

Les murs clament sa gloire par la voix criarde des affiches multicolores. Des journaux spéciaux se fondent et prospèrent, qui ne racontent que ses faits et gestes. Les feuilles les plus graves s'inquiètent de ses exploits. Et la France, la France entière se courbe sous sa loi… d'acier.

J'en ai quelque orgueil. Voilà des années que je lui suis fidèle sujet, mais clandestinement, au fond de retraites sûres, comme si j'avais honte de la divinité choisie. Lâchement, je dissimulais. Maintenant, parmi l'enthousiasme des foules, au milieu d'un peuple en délire hurlant sa nouvelle religion, il m'est doux d'exprimer mon vieux culte et ma foi déjà ancienne. C'est pourquoi, pardonnant aux adeptes d'aujourd'hui leur longue indifférence, je veux bien, avec une mansuétude un peu dédaigneuse, leur expliquer les charmes de leur idole et la raison de leur amour.

Tout mouvement social comporte une psychologie, et aussi tout groupement nouveau d'individus, soit dans le plaisir, soit dans le travail, et aussi chacun de ces individus. N'est-il point temps d'essayer la psychologie du mouvement vélocipédique, des diverses classes où l'on peut ranger les initiés et, enfin, du

bicycliste en général ? J'avoue, moi, trouver ces questions d'un intérêt palpitant.

Ma sympathie descend jusqu'à ceux que j'appellerai les « tour-du-Bois ». Le « tour-du-Bois » soigne son costume, escalade l'Arc de triomphe, chérit l'avenue de la Grande-Armée à cause de son asphalte et se rue dans le Bois jusqu'au premier chalet-restaurant. Les femmes sont très « tour-du-Bois ». Le costume a pour elles une importance capitale. Il est, d'ailleurs, à remarquer que ce costume est et sera toujours inévitablement disgracieux.

Néanmoins, ne nous moquons point des « tours-du-Bois ». Que ce soit dans les forêts de pins de l'allée des Érables ou dans les taillis ensoleillés de l'allée du Point-du-Jour, c'est cependant un peu le besoin d'air pur qui les pousse et le vague désir de communier avec la nature sous les espèces sacrées du pneumatique. Qu'ils roulent donc sans remords !

Le confesserai-je ? j'aime le coureur sur piste. Je l'aime comme j'aime le mystère : avec effroi et curiosité. Se tenir pendant des heures courbé sur un guidon, le nez sur une roue qui fuit devant soi, et tourner, tourner indéfiniment autour d'une pelouse, sans distraction, sans incidents, cela me paraît un divertissement spécial, d'une saveur compliquée, perceptible aux seuls adeptes. On y doit goûter des voluptés étranges, perverses. C'est bien là le côté mystérieux qui complète l'ensemble des phénomènes vélocipédiques, aussi mystérieux que le plaisir des gens qui s'empressent à ces courses.

Mais ne rions plus. Voici l'amateur, le touriste. Plus d'ironie. Les quelques milliers de touristes que nous sommes en France suffisent à effacer la maladresse des « tours-du-Bois », le prodigieux abrutissement des coureurs, la stupide allure de certains à travers les rues encombrées.

Or les raisons qui meuvent le touriste, quelles sont-elles ?

En vérité, je vous le dis, c'est une infernale joie de dévorer l'espace, et de le dévorer par sa propre force. Il n'est pas un sport où le résultat corresponde aussi exactement à l'effort donné. La marche n'est qu'un piétinement. En équitation, presque tout le mérite d'une prouesse revient au cheval. Là, l'effort est bien personnel ; là, l'effort trouve immédiatement sa récompense.

Oh ! l'affolante sensation, rouler, rouler comme un fantôme, en silence, voir à chaque minute un paysage nouveau, descendre des plaines dans les vallées, grimper le long des collines, suivre les fleuves, franchir les forêts, glisser de ville en ville – et tout cela par la toute-puissance de ses muscles, le libre fonctionnement de ses poumons, la ténacité de son vouloir. Des inconvénients ? il n'y en a pas. Le soleil qui vous cuit la nuque, on l'aime, et on aime aussi la pluie qui vous cingle et le vent qui vous heurte, car on se sent formidable, vainqueur des éléments, maître du monde.

Plus encore peut-être que la santé physique, la déesse d'aujourd'hui procure la santé morale. Sans me permettre d'insinuer que la continuité de l'équilibre corporel peut à la longue induire l'esprit en un même équilibre, j'affirmerai l'excellence de l'entraînement. Admirable école de discipline que celle où l'on dose sa part quotidienne de travail, où l'on s'astreint à des tâches progressives, où l'on poursuit par des moyens précis un but fixe !

Et quelle source de volonté ! Je ne sais point de plus sûr critérium pour connaître la somme exacte d'énergie morale dont on dispose. Ainsi, tous les ans, j'exige de moi la même épreuve. Et, je l'avoue, ce fut, la première fois, une terrible bataille où, seul, pendant quinze heures, sur l'âpre route du Havre à Paris, j'ai dû lutter contre la tristesse de la nuit, contre le froid

du matin, contre le soleil de midi, contre douze verres de cidre avalés à la suite, contre d'atroces défaillances qui m'abattaient au revers des fossés, contre la chaleur, qui me jetait sous f'eau glacée des fontaines publiques. Mais quel triomphe de l'âme entêtée sur la loque du corps !

Ces rudes sensations, la foule des adeptes aspire à les éprouver. Sont-ce là des raisons suffisantes pour expliquer le grand mouvement vélocipédique ? assurément non. Il en est d'autres, plus obscures, qui demanderaient de longues analyses. J'en veux cependant citer la plus puissante, à mon avis.

La bicyclette est un instrument anarchique. En cette fin de siècle, où la vieille société s'écroule, où les principes de cohésion, d'association, de centralisation ont démontré leur inefficacité, l'homme cherche à se manifester en efforts individuels. L'énergie de chacun remplace l'absolutisme des foules. La banalité des convois d'omnibus et de trains révolte les délicats en mal d'indépendance. Or la bicyclette contient le germe des plus nobles initiatives et développe les plus solides qualités personnelles. Ne remarquez-vous pas, d'ailleurs, que son apparition coïncide avec la naissance des doctrines anarchistes, et son épanouissement définitif, avec l'explosion meurtrière de ces doctrines ?

Un jour viendra, le lendemain du Grand Soir, où la propriété de chacun sera réduite à l'unique bicyclette, source de toute joie, de toute santé, de toute ardeur, de toute jeunesse, la bicyclette, compagne fidèle de l'homme !

(*Le Gil Blas*, 11 juin 1894.)

XIII

LE SALUT

De son lit, la mère Vêtu dit à son fils Ernest :

– Non, j'ai pas besoin du médecin : ça coûte, c'est pas utile. J'sais bien qu'c'est l'dernier jour. J'aime mieux m'sieur l'curé. Vas-y.

Ernest s'en alla. La vieille resta seule avec son petit-fils, l'enfant de son fils et de sa bru, morte l'an passé. Se soulevant un peu, elle le regarda. Il se tenait assis sur un banc, près de l'âtre, et ne bougeait pas, ses yeux d'idiot fixés à la crémaillère, autour de laquelle filaient des gerbes d'étincelles. Son corps malingre demeurait courbé. Ses paupières ne battaient pas, et son visage était impassible, vide de toute expression, visage mort, que n'éclairaient même pas des rêves de bête. L'ayant contemplé, elle eut un soupir et se recoucha.

Mais un bruit de clochette retentit. C'était Ernest qui revenait avec le prêtre et un gamin, porteur des saintes huiles. La vieille exhala ses péchés en un vague chuchotement, que le bonhomme distinguait à peine. Et elle reçut l'extrême-onction.

Le prêtre et le gamin se retirèrent. Un long silence commença, si long qu'Ernest se dit :

« Serait-elle passée, la mère ? »

Il s'approcha du lit. Elle semblait morte, la figure tournée vers la muraille, toute blême. Mais il s'aperçut que sa poitrine se

soulevait encore sous un dernier effort des poumons, et il s'assit en bâillant, agacé que ce fût interminable à ce point. Depuis trois jours, il la veillait.

L'idiot se mit à tousser. Son père le heurta du coude.

– Tais-toi donc.

Il le haïssait, l'enfant ne lui faisant pas honneur et coûtant à nourrir. Il l'eût peut-être abandonné, jeté à la porte comme un chien. Mais la vieille Vêtu protégeait le petit, et Ernest craignait qu'elle n'allât habiter chez un autre de ses frères et le privât ainsi du bénéfice de sa présence. Alors, pour se venger, il torturait l'enfant en arrière.

Il lui saisit le bras, pinça la peau entre ses doigts et tourna violemment. L'idiot étouffa un cri, car il voyait, levée sur lui, l'autre main, menaçante et noueuse, et il savait, par habitude, que cette main le châtiait de ses plaintes. Ernest répéta cette expérience à diverses reprises, passant du bras à la jambe et de la jambe au mollet. Puis, ennuyé, il arpenta la pièce, et, chaque fois, c'était un coup de pied, une chiquenaude, une tape.

Soudain, un juron lui échappa. Par la fenêtre, il voyait de gros nuages noirs s'avancer en bataille, chargés de pluie. Et il se souvenait de ses foins, que l'on s'occupait à rentrer.

Une minute, il réfléchit. Le souci de sa récolte fut plus fort. Il disparut.

La porte n'était pas refermée que la vieille, se raidissant sur ses poings, réussit à s'accouder. Une lueur sombre ranimait ses yeux d'agonisante, et ses lèvres murmurèrent :

– Le gredin ! Il lui fera toutes les misères possibles, à mon pauv'gars.

Il y avait longtemps qu'elle assistait au supplice de l'idiot, qu'elle suivait toutes les phases de cette haine et toutes les manifestations atroces auxquelles se livrait son fils. Depuis des mois, elle ruminait sa vengeance : enlever l'enfant et se réfugier auprès de son cadet, loin d'Ernest. Et puis voilà que la maladie la clouait au lit.

Elle eut tout à coup, dans l'épaisseur de son cerveau, la vision brusque de scènes où s'accentuait le martyre du petit. Des souvenirs lui revinrent. Jadis, aux veillées, une voisine lisait des histoires de chrétiens torturés. Et elle s'imagina l'enfant tour à tour dépecé, écorché, écartelé, brûlé, livré aux bêtes. La silhouette du petit s'amaigrissait en s'enfonçant dans l'avenir. Il n'avait plus de force, sa peau se tendait sur ses os, et cependant son corps résistait aux plaies et aux déchirements, et il ne mourait pas, il ne pouvait mourir.

Ce fut un vœu de toute son âme que cette mort impossible. Elle l'aimait tant, son pauvre gars ! Elle l'aimait parce qu'elle était son unique soutien, son unique protection contre de trop dures épreuves. Et elle savait bien qu'après sa disparition il deviendrait la proie du bourreau.

« Je ne veux pas, pensa-t-elle, je ne veux pas. »

Que ne voulait-elle pas ? Ne point mourir ? ou l'emporter dans sa tombe pour le surveiller encore ? Hélas ! elle se sentait défaillante, usée, et des coins de son esprit, jadis si lucide, s'enveloppaient des ténèbres finales. Et même cette mort ne l'effrayait pas : cela lui semblait assez doux de s'endormir et de quitter ce coin de pays où elle avait souffert et lutté pendant trois quarts de siècle.

Alors elle rêva d'emmener l'enfant avec elle, loin des tortures, dans la paix dont elle éprouvait déjà la bienfaisante dou-

ceur. Et ce rêve surgit si lumineux et si éclatant que tout ce qui restait à la moribonde d'énergie morale et physique, d'instincts, d'amour et de haine se groupa autour de lui, le solidifia et en fit de la volonté, une volonté implacable.

Elle sortit du lit, rapidement ; mais ses jambes flageolèrent. Elle tomba sur les genoux.

Quelques mètres la séparaient de l'idiot, toujours immobile au bout de son banc. Elle mit à les franchir d'horribles minutes. Une camisole et un jupon la couvraient. Ses maigres jambes nues se tordaient à terre. Son bonnet se dénoua, et des mèches blanches lui gênèrent les yeux.

L'ombre envahissait la pièce. Une flamme jaillit au foyer, puis s'éteignit. Rien ne troublait le silence dehors.

La mère Vêtu approchait. Elle se traînait, exténuée. Ses pieds s'agrippaient aux crevasses du sol. De sa main, elle toucha le banc. Près d'elle, la Mort attendait.

Et, soudain, en un sursaut de force, la vieille se dressa, saisit entre ses doigts de fer la gorge de l'idiot et serra, serra désespérément.

Ils roulèrent devant l'âtre. L'enfant tenta de se dégager. Mais la vieille serrait sans pitié, sans merci. Et elle l'embrassait, en même temps, à pleine bouche, sur les joues, sur les yeux, sur les lèvres. Et elle lui disait à l'oreille, en un bégaiement de joie :

– Oh ! petit, petit, viens-t'en, petit d'mon cœur, mon pauv'gars chéri…

Et la Mort les prit ensemble…

(*Le Gil Blas*, 25 juin 1894.)

XIV

LE SAINT D'ARGENT

C'était à Capri, un dimanche. Dubreuil, qui s'est arrangé là-bas une existence d'ermite, paisible et ensoleillée, me disait :

– Vous ne pouvez vous imaginer tout ce qu'il y a de comique dans ce coin de terre. Moi qui l'habite depuis quinze ans, j'ai assisté à des choses du dernier grotesque. Je ne connais rien de plus drôle, de plus bouffon que tout ce petit monde. Ils ont conservé des coutumes incroyables, comme d'envoyer à un ami qui vient de perdre un membre de sa famille du pain, de la viande et des gâteaux, afin d'éviter au malheureux éprouvé l'ennui de courir dans les rues à la recherche d'aliments. Et leur conseil municipal ! C'est son président qui posait cette affiche :

« Il a été perdu un porte-monnaie. Nous faisons appel à l'honneur de nos concitoyens. Garder l'argent d'autrui est un vol, et le vol est un acte que répudie la morale et condamne la société.

« *P.-S.* – Le porte-monnaie contient vingt centimes. »

Près de nous, un homme passa.

– C'est le bedeau, murmura Dubreuil. Examinez-le : sa main droite, que cache un gant blanc, est en bois. Dans la semaine, il la met de côté, mais, les jours de fête, il l'emmanche au bout de son bras.

Je souris :

– Encore une histoire, sans doute ?

Nous nous assîmes. Il raconta :

– Vous apprendrez que le patron de l'île est un nommé saint Constance, ancien évêque de Naples, qui a rendu d'importants services à Capri. Pour perpétuer ce souvenir, les habitants ont fait faire son buste de grandeur naturelle et en argent, en pur argent. Chaque année, au mois de mai, on célèbre sa fête : on tire le buste de la niche où il est enfermé et on le promène dans l'île pendant trois jours.

« Or, il y a quelque dix ans, les finances de Capri se trouvèrent en fort mauvais état. De gros créanciers napolitains harcelaient la municipalité et menaçaient de recourir aux tribunaux. Enfin, le maire les réunit en société et obtint un certain délai, à la condition que la ville de Capri donnerait, comme gage de ses dettes, le vénérable saint Constance.

« La municipalité dut adopter cette combinaison. Seulement, elle refusa de laisser sortir de son île le protecteur de Capri. On se contenta de renforcer l'armoire, on mit une serrure de sûreté, et les créanciers emportèrent la clef. On convint, en outre, que deux délégués viendraient, chaque année, à la fête du pays, pour ouvrir l'armoire et accompagner le saint dans ses pérégrinations.

« Dès lors, saint Constance fut au clou ; en bon français, *chez ma tante.*

« D'abord, tout alla pour le mieux. Enfermé ou non, le patron n'en veillait pas moins sur la sécurité de ses fidèles. Ils le savaient là, prêts à le défendre. On ne pouvait l'enlever. Son emprisonnement constituait même une sauvegarde.

« Cependant, l'anniversaire de sa fête approchait. On entrait dans le mois de mai, quand, tout à coup, une nouvelle effrayante se propagea. Des cas de choléra s'étaient produits à Naples.

« La terreur s'empara des habitants, gagna la municipalité, et, le fléau croissant au point que les cadavres, disait-on, encombraient les rues, il fut décidé que les communications avec le continent seraient interrompues.

« Alors on vécut isolé du monde, avec cette satisfaction de gens à l'abri des dangers que courent leurs semblables.

« Deux semaines s'écoulèrent ainsi. On préparait la fête. L'avant-veille, le conseil se réunit pour arrêter définitivement le programme. Mais, soudain, un des membres s'écria :

« – Et la clef ? Et les deux délégués qui doivent escorter saint Constance ?

« L'émoi fut indescriptible parmi les conseillers. La nouvelle se répandit dans l'île, et le peuple délibéra. Que faire ? Briser l'armoire ? On répugnait à ce sacrilège. Se passer de saint Constance ? De mémoire d'homme, jamais le patron de Capri n'avait manqué son voyage à travers ses domaines.

« Alors Felippe, le matelot, dit :

« – J'irai là-bas, moi, et je ramènerai la clef et les deux hommes.

« Il y eut un enthousiasme bruyant, et aussi quelques murmures. Des peureux grognaient : « Oui, ils nous rapporteront la peste, et saint Constance ne nous guérira pas. » Mais on se moqua de leurs craintes. Et Felippe fut conduit triomphalement à la grande marine, où il s'embarqua.

« Et, jusqu'au soir, le peuple suivit des yeux le hardi matelot qui s'en allait vers la cité des morts. Sur le golfe, calme comme un miroir, de ce gris bleuâtre qui, parfois, le rend semblable à une immense plaque d'ardoise, l'esquif glissait lentement, diminuait. Puis l'ombre vint, le ciel et l'eau se mêlèrent, et tout s'évanouit.

« La nuit passa. Le temps s'était rafraîchi. Le vent entamait la surface de la mer et soulevait de petites vagues. Enfin, vers neuf heures, un point apparut à l'horizon, grandit. C'était une barque. Elle contenait trois personnes.

« Et, tout à coup, une panique effroyable s'empara des habitants. Les trois hommes qui sortaient de la ville abhorrée ne venaient-ils pas avec le germe du fléau ? Et ils se représentèrent l'île décimée, leurs femmes mourantes, leurs enfants agonisants. Des groupes se formèrent. Des menaces furent proférées. La clef, certes, il la fallait ; mais ces étrangers ?…

« Et, quand Felippe et ses compagnons arrivèrent à quelques brasses de la jetée, une immense clameur s'éleva : « Arrêtez ! arrêtez ! » La barque stoppa.

« Le maire prit la parole :

« – Inutile d'avancer, messieurs. À quoi bon exposer notre brave population ? Donnez-nous la clef et retournez à Naples.

« Les délégués protestèrent. Mais un pêcheur, un forcené, fendit la foule, en brandissant un fusil.

« – Felippe, si tu bouges ton aviron, je tire.

« Les envoyés cédèrent. Le curé dit :

« – Attache la clef à une corde, au bout de la perche.

« Le matelot obéit, puis rama. L'un des Napolitains tendit la ligne. La barque dansait, approchait, reculait, sans qu'on pût la maintenir à une distance convenable. Enfin, on réussit à saisir la ficelle, on la coupa, et le curé s'empara de la clef.

« La foule s'écoula, escortant le prêtre avec de grands cris de joie. Mais lui, pris de peur, confia l'objet précieux à son bedeau.

« Et, à son tour, le bedeau se mit à trembler. Alors, comme il passait auprès d'un bâtiment en construction, il eut l'idée de désinfecter la clef dans un tas de chaux vive, et il l'y plongea à diverses reprises sans se soucier de la douleur cuisante qui brûlait ses doigts.

« Sans doute, il avait une écorchure, un point malade déjà. Bref, le lendemain, son index enflait ; trois jours après, la gangrène se déclarait, et, la semaine suivante, on lui coupait la main.

« Voilà l'histoire.

J'éclatai de rire. Il repartit :

– Vous ne me croyez pas ? Eh bien, ma parole, vous avez tort. Renseignez-vous.

Je me renseignai. Son récit était d'une exactitude rigoureuse.

(*Le Gil Blas*, 23 juillet 1894.)

XV

GLOIRE AUX SAINTS

Il les couvrit de sarcasmes et de louanges dithyrambiques.

« C'est comme la fable d'Ésope. Il n'est rien de plus vil et de plus noble, de plus ridicule et de plus majestueux, de plus laid et de plus beau. C'est un objet de désir violent ou de dégoût intense. Sa place dans le monde est considérable, son rôle n'a pas de limites.

La femme, d'ailleurs, a deviné l'importance énorme qu'on y accorde, et, par cela même, elle s'efforce aux illusions les plus hypocrites. Au besoin, elle avouera la disgrâce de sa figure, jamais celle de sa poitrine. C'est que, sans doute, elle manque de point de comparaison et que, son esthétique étant médiocre, il lui est facile, par orgueil, d'imaginer l'idéal d'un joli sein conforme à ceux qu'elle possède. Un tel mensonge est vraiment trop abordable à ses instincts d'imposture. Et de quel air fier elle entrouvre son corsage ! comme elle vous juge heureux de cette faveur ! et comme elle s'estime bonne d'exhiber pareils trésors : « Tiens, regarde ! Est-ce beau ! »

Certes, c'est beau quelquefois, mais bien bizarre la plupart du temps !

J'y trouve personnellement une source intarissable d'extases et de rires. Pour moi, toute la femme est là, entre le cou, la taille et l'attache des bras. J'ai restreint mon ambition dans ce petit espace. Et, vrai, je ne suis pas à plaindre, car la satiété

m'est interdite : mon royaume n'est-il pas infini, étant si divers ?

Oh ! les drôles de choses qu'on aperçoit, et les splendides découvertes ! Et, surtout, quel imprévu ! Je note, en effet, ceci : le dénouement est toujours incertain, irai-je jusqu'à dire : toujours contraire aux prévisions ? Le buste le plus affriolant amène d'horribles trouvailles. Un torse déjeté, sans symétrie, peut contenir la perfection. C'est qu'il est tant de stratagèmes trompeurs, et aussi tant d'inhabiletés et de naïvetés ! Les coussinets, le crin, le caoutchouc, les baleines, les corsetières, que d'alliés pour duper l'ennemi sur les forces de son adversaire ! Vient la capitulation, et c'est le vide.

Les revanches, grâce au ciel, se rencontrent. De pudiques ou d'ingénues personnes, bourgeoises, provinciales, paysannes, étrangères, s'écrasent férocement la gorge, comme si elles avaient honte de cet ornement inutile ou qu'elles en ignorassent la valeur. Les bras, visiblement, tendent l'étoffe des manches. Mais la poitrine est plate, masculine, absente. Puis les agrafes sautent, et la chair jaillit en deux ondes triomphales.

Comment deviner ? À quel critérium recourir ? Moi, je vais au hasard. La figure m'importe peu. Les apparences même ne signifient rien. Je ne m'informe pas, je n'étudie pas, je ne me livre à aucune investigation, à aucune hypothèse, à aucun espionnage. J'agis. Si c'est bien, je me délecte. Si c'est mal, je me divertis.

Je ne puis oublier cette aventure de mes débuts en la sorte de carrière amoureuse où mes goûts m'ont porté. C'était une de ces jolies filles de treize ou quatorze ans que la nature se plaît à développer très vite, à pétrir généreusement de tous les charmes et de toutes les tentations. Aussitôt, son épanouissement m'affola. Mon désir se rua vers ce prodige de précocité. Trop jeune

pour subir le trouble des sens ou pour discerner mon but, elle s'amusait avec moi comme un enfant, libre, perverse, câline.

Un jour, ma tête s'égara. Je lui arrachai la chemisette de soie qui la recouvrait.

La scène, aujourd'hui, m'apparaît d'un comique fort spécial : elle, stupéfaite, immobile ; moi, les yeux hagards, les mains indécises, contemplant stupidement le produit de ma conquête, deux choses innommables, deux petites poches accolées là sans raison, pochettes vides, flasques, ballottantes.

De là, peut-être, autant que de mes premières émotions devant les splendeurs d'autres femmes, date ma curiosité. En ai-je vu, depuis, de ces machines étranges ! Les formes les plus extravagantes existent. À quelle débauche d'imagination se livre la nature ! Cela ressemble à tout : à des œufs de poule, à des tartes, à des pyramides, à des sacs, à des bananes, à n'importe quoi. Moi, je n'y touche jamais qu'avec respect, comme à un phénomène unique. Mais un petit rire frissonne sous ma peau, derrière mon masque rigide. J'ai la joie d'un botaniste en face d'une fleur inconnue. Je me dis : « Que diable peut bien être cet objet nouveau ? En vérité, je crois que c'est un caillou…, non : une éponge, à moins que ce ne soit une pomme de pin. En tout cas, c'est extrêmement ingénieux. »

Oh ! les bonnes parties, les heures inoubliables ! Et, certains soirs, au bal, quels amusements pleins d'ironie m'offre le hasard ! Une femme y trône, reine de beauté, célèbre pour ses épaules. La magnificence de sa chair éblouit les yeux. Les rivales pâlissent de jalousie. Les vieillards redeviennent jeunes. Les jeunes sont haletants. Du désir s'accumule. Et moi, moi qui ai vu, je me souviens de deux coulées de graisse, visqueuses et inégales.

Ne blasphémons point plus longtemps. Parce que la divinité se manifeste sous les apparences les plus saugrenues, nous ne lui en devons pas moins notre absolue vénération. Gloire aux seins, tangible et visible symbole des dieux ! J'en puis rire, je ne m'en moque jamais, et je les aime toujours. Mon culte est infini. À genoux devant les gorges merveilleuses, flacons de poésie et de volupté ! à genoux, et les mains suppliantes et les rêves éperdus !

À genoux devant les gorges impeccables, coupes ardentes où l'âme s'abreuve d'idéal, lignes immortelles d'où l'art jaillit un jour et où, indéfiniment, il se régénère, matrice du monde, sources d'affection et de vie où boit l'enfant, sources d'amour et de désir où l'homme se désaltère ! À genoux, surtout et toujours, devant la poitrine miséricordieuse, belle ou laide, refuge d'apaisement où nous reposons notre tête lasse, où nos peines cherchent la consolation durant que descend sur notre front soucieux l'haleine fraîche de la femme, et dans notre âme meurtrie la tendresse réconfortante ! »

(*Le Gil Blas*, 20 août 1894.)

XVI

LE CORRESPONDANT

Chacun sa vocation. Celle d'Alcide Chapeau consistait simplement à quitter la province pour demeurer à Paris. Dès son enfance, il se sentit entraîné irrésistiblement vers la capitale. Non qu'il y pensât briller par quelque mérite ou quelque originalité. Mais tout homme marche vers un but, toute vie tourne autour d'un pôle. Lui, Paris l'attirait.

Il en parlait toujours comme s'il y eût été, ce qui lui donnait un singulier relief parmi ses voisins. Ses descriptions imaginaires étaient précises. Sur le mur de son bureau pendaient des cartes et des plans de la grande ville. Un point au crayon rouge marquait l'endroit où il habiterait, une fois sa fortune faite. D'ailleurs, il connaissait toutes les rues principales, les boulevards, leur longueur, leur largeur.

Le provincial est inférieur au Parisien, la chose est certaine. Mais le provincial qui veut se faire parisien et qui le sera est supérieur à ses congénères. D'après cet axiome, Alcide Chapeau méprisa son entourage de boutiquiers et de rentiers, dédaigna d'épouser une fille du pays et, quand le succès de ses entreprises lui permit de réaliser son rêve, rompit avec toutes ses relations.

Donc, à cinquante ans, Alcide débarquait dans la capitale et louait un logement rue Montmartre, en plein centre, en pleine activité, au cœur de Paris. Il choisit la maison la plus populeuse. Les locataires grouillaient.

Les premiers mois furent délicieux. Il prenait possession de son royaume. Son pied frappait dur sur le pavé, sa canne martelait le trottoir. Il se faisait un point d'honneur de ne jamais demander son chemin à personne, disant : « À quoi bon ? J'irais les yeux fermés. » Aussi se perdait-il souvent.

Une bizarrerie l'étonnait : il n'entrait en rapport avec personne. Sa solitude lui pesa ; il voulut la rompre. Mais une invincible timidité lui liait la langue et lui comprimait le cerveau. Depuis tant d'années il proclamait la suprématie de tous ces gens qu'auprès d'eux il se sentit infime, tout petit garçon, ridicule, emprunté, provincial en un mot. Le fait est que ses tentatives de liaison restèrent infructueuses. On semblait lui rire au nez.

Il se tint à l'écart, vexé. Pour secouer son ennui il inventa des distractions. Son pas était de soixante-dix centimètres. Il se mit à arpenter des rues, convertissant en mètres le nombre de ses pas et vérifiant son erreur dans le *Bottin*. Il devint d'une habileté surprenante.

On se lasse de tout. Alcide Chapeau commençait alors à trouver la vie très monotone et Paris dénué d'intérêt. Jusque chez lui, il n'éprouvait qu'échecs et outrages. Ainsi le concierge, cet être évidemment inférieur, le concierge affectait de le connaître à peine. Blessure cuisante, car ce concierge causait avec tous les locataires, potinait avec les bonnes, et la loge retentissait de rires.

Quel précieux allié eût été un pareil personnage ! et quel agent de fusion avec les autres habitants de l'immeuble ! Alcide pensa : « Il faut le conquérir. » Et, chaque jour, il entrouvrait la porte et demandait :

– Il n'y a pas de lettres pour moi ?

L'individu ripostait, d'un ton bourru :

– Non, rien.

Cela dura deux semaines ; puis, un matin, le concierge, impatienté, s'écria :

– Eh ! que diable, vous savez bien que vous ne recevez jamais de lettres, vous !

C'est vrai, il ne recevait jamais de lettres, lui. Tous ses voisins en recevaient. Lui, non. Quoi d'étonnant à ce qu'il fût dédaigné par le concierge et privé de la considération à laquelle il avait droit ? Ne pas recevoir de lettres, c'est ne connaître personne, ne posséder aucune protection, être dénué de toute influence, de tout crédit, de toute autorité.

Il s'aperçut soudain de son isolement dans le monde. Il vivait à part, comme un lépreux. Nul ne s'intéressait à lui. Il ne pouvait faire ni bien ni mal. Qu'il crevât, pas une larme ne coulerait. De là sans doute provenait l'espèce de froideur avec laquelle on l'accueillait.

Cette intuition le rendit songeur. Il cessa ses visites au concierge.

Son visage marquait l'effort des laborieux enfantements qui transforment une vague idée en une résolution fixe et irrévocable.

Or, un matin il arriva ceci : Alcide passait devant la loge d'un air dégagé, en sifflotant, quand le concierge l'appela :

– Monsieur Chapeau, monsieur Chapeau, il y a des lettres pour vous.

– Ah ! bien, prononça M. Chapeau tout simplement.

Il y en avait trois : l'une munie d'une enveloppe distinguée, une autre portant l'en-tête des magasins du Louvre, la troisième, carte postale, où Alcide put lire aussitôt une demande de secours.

Le lendemain, il en reçut quatre. L'une d'elles exhibait une couronne de comte, cerclée d'une devise. Le surlendemain, deux courriers apportèrent cinq lettres. Et cela s'accrut. Bientôt, d'une façon définitive, à chaque courrier, il y eut quelque chose pour M. Alcide Chapeau.

Sa situation subit un changement immédiat. Le concierge devint obséquieux et bavard. Les autres locataires le saluaient très bas dans les escaliers. Lui-même prit de l'aplomb. Au café, on le considérait.

Comme il se félicita de son stratagème ! Les délicieuses nuits qu'il employait à tracer sa propre adresse sur toutes ces enveloppes ! Il fallait une rude attention pour que l'écriture ne fût jamais semblable. Et quelle imagination pour varier l'état social apparent de l'expéditeur ! Nul détail n'était négligé : ni le parfum, ni la couleur de l'encre, ni la position du timbre, ni le cachet. Les enveloppes surtout le préoccupaient. Il passait ses après-midi à en acheter de formats différents et de qualités spéciales.

Il ne s'en tint pas là. Il eut la minutie de composer scrupuleusement le texte des missives renfermées. Sa correspondance fut dès lors d'une complexité prodigieuse. Il s'écrivait des suppliques, des mots de remerciements, des faire-part, des condoléances, des billets d'amour ou des billets de vieux camarade, ou de riche cousin, ou de fonctionnaire important.

Et il ne manquait pas d'ouvrir et de lire toutes ces lettres. Son importance grandissait avec leur augmentation progressive.

Aussi ne pensait-il même plus au concierge ni à ses voisins. Il se suffisait. Sa vie se trouvait si remplie, une vie d'araignée au milieu de sa toile, à l'affût parmi les centaines de fils qui rayonnent autour d'elle.

Il ne marchait plus : il courait. Il courait à travers Paris, roulait sur tous les omnibus et fréquentait les bureaux de poste des quartiers les plus opposés. À l'approche de ces bureaux, sa contenance devenait tout autre, en rapport exact avec la qualité de la personne qui, soi-disant, lui écrivait. Et, de même, à sa table de travail, son âme se métamorphosait à l'infini. Tantôt il possédait une âme de ministre, tantôt de commerçant, ou d'épicier, ou d'acteur, ou de militaire, ou de femme du monde, ou de courtisane. Il en prenait les poses, la voix, les manières. Il était vraiment le personnage évoqué. Et son plaisir se doublait d'une joie de créateur à voir défiler devant lui tous ces types imaginaires, engendrés par sa fantaisie.

Jamais il n'ouvrait une enveloppe sans l'examiner et la palper, comme pour en chercher la provenance. Puis il allait droit à la signature et s'écriait :

– Tiens, c'est de Machin !

Ou bien :

– Que diable me veut cet animal ?

Enfin, il lisait, et, d'un bout à l'autre, il accompagnait sa lecture de remarques et d'exclamations : « Est-il bête !... »« Ah ! non, je refuse... » « Pour qui me prenez-vous, monsieur ?... » « Voilà un particulier qui ne manque pas d'intelligence... »

Cette expression revenait souvent, si bien que son orgueil grossit, alimenté par tant de louanges indirectes. La tournure des phrases l'émerveillait, et l'affluence des idées et la pompe

des formules de politesse. Se haussant d'un degré, il entretint avec lui-même un commerce spirituel des plus transcendants. Il se consultait sur les questions palpitantes qui divisent l'humanité. Il se demandait son avis sur la peine de mort, sur le libre arbitre, sur le désarmement, sur le doute, sur les dogmes. Il s'exposait des cas de conscience : « Monsieur, ma femme me trompe… Dois-je la tromper, ou la tuer, ou la répudier ? » « Monsieur, la vie m'est à charge : admettez-vous le suicide ?… »

Il se regardait comme universel. Recettes de cuisine, placements de fortune, remèdes sanitaires, plans de voyage, combinaisons pour amoureux, rien ne l'embarrassait. Il était d'autant moins gêné que son manège consistait en interrogations et jamais en réponses.

Un jour, il s'écrivit une lettre anonyme. Et, en la recevant, il pesta, indigné : « Comment y a-t-il des gens assez lâches pour employer de telles manœuvres et pour ternir la réputation d'autrui, tout en gardant le masque ? »

Un autre jour, il se donna rendez-vous au pied de l'obélisque, à quatre heures. Et, durant deux heures, il s'attendit, en tirant sa montre avec impatience et en maugréant après le malotru qui le laissait se morfondre.

Enfin, il fut heureux. Mais l'âge vint. Il craignit que sa santé ne résistât pas à un labeur si formidable. Prudemment il planta là tous ses correspondants et disparut.

Aujourd'hui, il vieillit dans son pays natal. Ses paperasses sont étiquetées et cataloguées. Le soir, il réunit les amis d'autrefois et il lit quelques-unes de ses lettres, principalement celles qu'il s'est adressées de la part de personnages importants.

(*Le Gil Blas*, 17 septembre 1894.)

XVII

L'IMPORTUN

Les trois hommes jouaient au whist. Assise en face d'eux, à la place inoccupée, Blanche Dorvert les examinait tour à tour.

L'un, de visage commun et de chevelure rare, était son mari. Elle y prêtait peu d'attention. Mais, sur les deux autres, alternativement, elle posait un doux regard de femme aimante.

Ils différaient essentiellement d'aspect et de physionomie : André, blond, large d'épaules, placide ; Marc, brun, nerveux, inquiet. Eux aussi la regardaient à la dérobée. Et leurs yeux lui donnaient une grande joie.

Minuit sonna. Elle dit :

– J'en ai assez de votre partie. Je vais me coucher.

Par menus mouvements, elle se glissa près d'André et lui remit une lettre. Puis elle s'approcha de Marc, et à lui, également, un papier fut passé.

Elle embrassa son mari au front et disparut.

Or chacun des deux hommes avait remarqué la faveur faite à l'autre.

La partie s'interrompit. M. Dorvert, qui jouait son mort, s'écria :

– Eh bien, à quoi pensez-vous ?

Il fut stupéfait de leur attitude. Ils se contemplaient comme deux ennemis féroces, sur le point de s'entretuer. Une même expression de menace crispait leurs traits. Rivaux déclarés maintenant, ils savaient que Blanche était leur maîtresse, à eux deux. Et ils se haïssaient de tout leur désespoir et de toute leur jalousie. Dorvert reprit :

– Qu'est-ce que vous avez ?

André, se dominant, dit :

– Rien… une idée qui me frappe.

Marc, très pâle, répéta :

– Moi, aussi… la même.

Le jeu continua, mais détraqué, avec des intermittences de distraction chez les deux amants. Étant associés, ils accumulaient les bévues. Et, à chacune, le partenaire s'exaspérait, comme si la faute eût été commise avec intention, pour le narguer.

M. Dorvert ricanait :

– Ça va bien ! ça va bien ! On s'imaginerait vraiment que vous êtes d'accord avec moi.

Une erreur plus forte de la part d'André jeta Marc hors de lui. Il mâchonna :

– C'est par trop violent.

André, se soulevant à demi, lui dit, les yeux dans les yeux :

– Plaît-il ?

Ils se dévisageaient. Les cartes tremblaient entre leurs mains. Marc, surtout, se sentant provoqué, cherchait une injure. Le mari s'effraya :

– Ah ! çà, vous êtes fous ? On croirait que vous allez vous mordre !

Une fois encore, ils réussirent à se vaincre. Mais ce fut l'effort suprême. L'orage était imminent. Il éclata sur ce mot de M. Dorvert :

– Tiens, Blanche n'est plus là. Je vous demande pardon, mes amis : elle a oublié de vous dire bonsoir.

– Oh ! que non, persifla l'un des deux rivaux, Monsieur a même eu un adieu dont il n'a pas à se plaindre.

L'autre riposta :

– Vous n'avez rien à m'envier, je suppose.

D'un mouvement brusque, ils se levèrent. Marc fit un pas, André aussi. La table ne les séparait plus. Sans dire un mot, peut-être, ils se fussent giflés. Mais le mari se jeta entre eux, effaré :

– Comment ? une dispute pour des bagatelles, vous, deux amis ?

– Moi, l'ami de Monsieur ? gronda André. À peine si je le connais !

Marc, railleur, prononça :

– Bah ! n'avons-nous pas de communes relations, une, principalement, qui prouve la similitude de nos goûts ?

– Ah ! vous l'avouez donc ? rugit André.

– Si je l'avoue ! Ce serait difficile à nier… Elle a été aussi maladroite pour me passer ma lettre que pour vous passer la vôtre.

– Quelle lettre ? demanda le mari.

Ils ne lui répondirent pas. Par-dessus son épaule, André lança rageusement :

– Alors, c'est votre maîtresse ?

Nettement, l'autre fit :

– Oui, ma maîtresse, ma maîtresse et la vôtre.

– Qui ? supplia M. Dorvert.

Ils continuaient, d'un ton plus âpre :

– Depuis quand ?

– Huit mois. Et vous ?

– Moi aussi, huit mois.

Ce leur fut, à tous deux, comme un coup de cravache qui les affola. Ainsi, à la même époque, elle se livrait. Elle donnait à un autre le même bonheur, la même ivresse. Elle criait de volupté dans d'autres bras. C'était la même bouche qui les baisait, la même chair qui tressaillait sous leur étreinte.

L'un répéta :

– Huit mois ?

– Oui, huit mois : en février, le quinze.

– Le quinze ? Vous mentez : je l'ai eue, moi, le quinze.

Un vertige les prit. Le même jour ! La tentation du crime se rua sur eux. Et, comme M. Dorvert insistait :

– De qui donc parlez-vous ?

Marc riposta brutalement :

– Eh ! de votre femme, parbleu !

Il y eut une seconde de stupéfaction. Le mari balbutiait :

– Blanche ?… Blanche ?… Ce n'est pas possible.

Mais déjà les deux adversaires ne pensaient plus à lui. Leur haine le supprimait. Ils se battaient à coups de détails précis :

– Le 15 février.

– Un mercredi.

– Rue de l'Arcade, moi.

– Moi, rue Boccador.

– À cinq heures.

– À deux heures.

Torture réciproque. L'un souffrit de n'avoir été que le second ; l'autre, d'avoir été trompé. Sorti de sa torpeur cependant, Dorvert criait :

– Vous êtes fous. C'est une farce, n'est-ce pas ?

Il les prenait à témoin, tour à tour.

– Voyons, André, vous si raisonnable, et vous, Marc, un ami…

Mais que valait son effarement auprès de leur douleur furieuse ? Méchamment, ils se jetèrent des preuves :

– Elle avait une robe mauve.

– Et un corset noir.

– Des faveurs violettes à sa chemise.

– Et un sachet de peau d'Espagne sur la poitrine.

La même odeur ! Elle se mêlait si bien au souvenir de leur griserie après la fougue des caresses ! Puis le présent les hanta. Ils se rappelèrent les lettres de Blanche et les tirèrent de leur poche.

Marc lut à haute voix :

– « Demain matin, je déjeunerai chez toi. »

André lut :

– « Demain soir, à notre restaurant habituel. »

– La gueuse ! la gueuse ! hurla M. Dorvert. Elle m’avait averti qu’elle irait chez des cousins.

Ils ne parurent même pas entendre son exclamation. Chacun n’avait qu’une idée : tuer son rival, l’égorger, l’anéantir pour que l’exquise chair ne fût point partagée. L’un dit :

– Je suppose que vous n’avez pas l’intention…

– Moi ? ne pas y aller ? s’écria l’autre. C’est à vous que je défends…

Ils s’avancèrent, prêts à la lutte. Mais, soudain, entre eux se campa le mari, rouge de colère. Et il vociférait :

– Ah ! çà, je ne compte donc pour rien, moi, misérables voleurs ? Il faudra pourtant bien me rendre raison…

Ils le considérèrent une seconde, stupéfaits ; puis, le torrent de leur haine dédaignant ce petit obstacle, les deux amants saisirent le mari, l’un par le bras droit, l’autre par le bras gauche.

Et André proférait :

– Va-t-il bientôt nous fout’la paix, cet animal-là ?

Tandis que Marc grognait :

– Va donc coucher avec ta grue de femme ! Et ils le jetèrent à la porte.

(*Le Gil Blas*, 2 novembre 1894.)

XVIII

L’AMI DE LA LOGIQUE

… Je ne nierai pas que j’aie voulu voler, oui, je voulais voler, mais non pas tuer. D’ailleurs, est-il certain que je l’aie tué ? On l’a trouvé mort auprès de moi et j’avais le pistolet au poing… Pourtant, je vous l’affirme, à proprement parler, ce n’est pas moi qui l’ai tué, ni personne, ni lui-même. Je sais bien que je suis fou, depuis, et que l’affirmation d’un fou ne pèse guère. C’est un tort. En vérité, personne au monde n’est plus lucide qu’un fou dans les moments où il n’est pas fou. Au collège, on m’appelait déjà l’ami de la logique.

Et puis tout cela s’est passé de façon si étrange ! Dès le début, en posant ma main sur le bouton de la porte, j’ai eu l’affreuse conviction que l’homme était en train de regarder le bouton correspondant de cette même porte. À huit pas de moi, je le devinais, assis dans un fauteuil, bien en face. Quel était-il, cet homme que je venais voler ? jeune ou vieux ? Et de quelle nature ? Et surtout que pensait-il en voyant tourner ce bouton ?

Car je le tournais maintenant, et je me disais :

« De l’autre côté, cela tourne aussi, mais le point de clarté que sa lampe jette sur l’ivoire est immobile, et il doit être très perplexe. »

Le sentiment de cette perplexité me remplit de pitié. Je poussai le battant. Il y avait de la lumière. Je m’attendais à un cri. Non. Cependant je ne doutais pas qu’il eût vu cette porte remuer.

Je continuais à la pousser d'un mouvement imperceptible. Et, de biais, je distinguais un peu du mur de la chambre. Et ce peu augmentait. Et soudain j'y remarquai, pendu, un poignard.

À cet instant, j'eus l'intention de m'enfuir, et cette intention se manifesta par un geste plus brusque, *en avant*. M'enfuir ! Est-ce que je pouvais m'enfuir ? Si je l'avais pu, j'aurais pu aussi bien ne pas venir.

Quand mon hésitation cessa, j'avais de quoi passer la tête, et ma tête se pencha. C'était fini. Jusque-là, l'homme avait le droit de s'imaginer que la porte s'ouvrait toute seule. Mais le coin de mon front, il le voyait !… et quel front ! Comme je suis entièrement chauve, je pensais :

« Il ne doit rien comprendre à cette chose luisante qui glisse ainsi qu'une carapace de tortue. »

Comme ce fut long ! On croit que toutes les secondes sont égales. Ah ! je vous le dis, moi, il y en a eu là qui durèrent bien plus longtemps, bien plus. Je le savais d'ailleurs par la pendule, dont le bruit se ralentissait, indéfiniment, à mesure que j'avançais, moi.

Elle sonna. Mon sourcil devait passer. J'attendis la fin de la sonnerie. Je comptai treize coups, oui, treize, j'en suis sûr.

Je n'eus pas le temps de m'étonner, car, au treizième, nettement, mon œil entra, le gauche, et tout de suite il reçut le choc de ses deux yeux, à lui.

Il était là, à huit pas de moi, renversé dans un fauteuil, les bras sur les accoudoirs, immobile, et il me regardait. Et nous nous regardâmes.

Je devinai qu'il était assez jeune et très beau. Mais, en réalité, je ne vis que ses yeux. Ils m'effrayaient, moins parce qu'ils appartenaient à un être vivant capable de se défendre, que par leur frayeur même. Et je me demandais qui avait le plus peur, de ses yeux ou du mien. Je dis « du mien », car l'autre restait caché, et, en conséquence, devait être naturel, lui.

Cela finissait même par me constituer une infériorité dans la lutte. Et puis ma situation me semblait ridicule. J'ai toujours remarqué le côté comique des situations. N'avions-nous pas l'air de jouer au guignol ? J'eus envie de crier : « Coucou. »

Je résolus de m'en aller. Mais, soudain, j'avisai ses mains. Les malheureuses, elles tremblaient comme des petits oiseaux qui ont froid ! Et, l'examinant mieux, je m'aperçus que tout son corps tremblait de la sorte.

Alors le suaire de la peur tomba de mes épaules, et j'entrai.

Je fis sept pas, hardiment, et je m'arrêtai. Il ne bougea point. J'aurais pu le toucher. Malgré tout, mon cœur battait, comme une sonnette que j'aurais eue dans la poitrine. J'écoutais le sien. Ah ! l'infortuné, son pauvre cœur… Cela l'ébranlait, comme des coups de grosse cloche remuent les pierres des tours.

Comment craindre un pareil poltron ? Je devins absolument calme, un peu railleur même. Et vrai, c'est plutôt par moquerie, qu'avec intention sérieuse, que je tirai mon revolver.

De toutes ses forces le misérable voulut crier, s'agiter. Mais je ne redoutais rien. Il était visible qu'un étau de fer serrait sa gorge et que des liens enchaînaient chacun de ses membres. Ses mains, seules, continuaient à frissonner.

Et, comme je levais mon pistolet, lentement, toujours par malice, ses cheveux se dressèrent ainsi que des herbes. Je faillis éclater de rire. C'est donc un miracle possible ? Quelle drôlerie ! Cela me rappelait la chevelure d'un plongeur que j'avais vu, dans un café-concert, au fond d'un aquarium.

À la fin, j'eus pitié de lui. D'autant plus que ses yeux, quoique ne s'arrêtant pas de hurler d'épouvante, murmuraient peu à peu des choses très tristes. Les miens ne les avaient pas encore quittés. Et il me fallut faire, pour cela, un effort prodigieux. Dans la rupture, même, quelque chose se brisa. Quoi ? Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

Je posai mon arme sur la cheminée. Un trousseau de clefs s'y trouvait. Le secrétaire était là, tout près. Je l'ouvris. Je ne regardais même pas derrière moi. À quoi bon m'inquiéter de ce mannequin ? Je fouillai. Je vidai les tiroirs.

Or il se passa un phénomène étrange. Tout bruit cessa. Il y a toujours du bruit, même dans le silence. Il n'y en eut plus. J'examinai la pendule. Mystère inexplicable, le balancier marchait et il n'y avait aucun bruit. Et il n'y en avait nulle part autour de nous.

Je me tournai vers l'homme, presque pour l'interroger. Le silence venait de lui !

Le silence venait de lui. Cela sortait en grosses bouffées, comme de la fumée qui emplit une chambre. D'abord ses mains ne tremblaient plus. Je m'approchai. Et j'entendis aussi que son cœur ne battait plus, son cœur de grosse cloche.

Je m'inclinai sur ses yeux ouverts. Le vertige me prit. Dans les prunelles creuses, j'apercevais un abîme de silence. Une rosée de sueur me glaça. J'avais senti que c'était le silence de la mort.

Ma folie date de là. Je me le dis alors : « Voilà que je suis fou. » Il était mort, tout seul, de lui-même. Je n'osais bouger. Mes yeux se renouaient aux siens. Puis le bruit de l'espace recommença. Je perçus le tic-tac de la pendule. Et surtout mon cœur se mit à retentir. C'était la grosse cloche du mort qui sonnait dans ma poitrine, à toute volée.

J'avais peur, formidablement peur. Et je reconnus que c'était sa peur à lui. Oui, inoccupée maintenant, elle passait en moi, et elle se manifestait par les mêmes symptômes. Mes mains tremblaient comme des petits oiseaux. Mes cheveux se dressaient comme une chevelure de plongeur. Et, au fond de mon être, quelque chose fut sur le point de se détraquer.

Sur le point seulement, car mon extraordinaire lucidité, que décuplait déjà la folie, m'avertit du péril. D'un violent effort je remis les choses en place. Je n'eus plus peur.

Maître de moi, je me dis :

« Après tout, il n'est pas prouvé qu'il soit mort, un simple évanouissement, peut-être. »

Je tâtai son pouls. Sous mon doigt quelque chose s'agita. Mais n'était-ce pas le mien, ce qui palpite à l'extrémité de chacun de nos doigts ? Je ne pus le savoir. Et une réelle espérance m'envahit. Il y avait sur la toilette un flacon de sels et de l'eau de Cologne. Je lui fis respirer les sels et lui bassinai les tempes. Sa guérison m'eût causé beaucoup de plaisir.

Je ne doutais plus qu'il fût en vie, quoique rien ne l'indiquât. Mais son bras tomba, et, je vous le dis, le mouvement n'était pas naturel. Puisqu'il vivait, pourquoi s'obstinait-il à rester comme mort.

« Eh ! parbleu, pensais-je, il le fait, le mort, ainsi qu'une araignée qui se replie devant l'ennemi. »

Non, vrai, cela m'offensa. Les meilleurs sentiments m'animaient, et ce monsieur se jouait de moi ! J'en eus de la colère. Je le secouai de toutes mes forces. Il ne bougea pas. Je l'empoignai à bras-le-corps, je l'appliquai contre mon ventre, et nous dansâmes à travers la pièce, comme deux marionnettes.

Une glace nous refléta. J'éclatai de rire. Au cirque, on voit de ces choses. Je le rejetai sur son fauteuil.

L'odieux cadavre ! On n'est pas bête à ce point ! Je lui dis :

– Es-tu bête ! Je n'avais jamais eu l'intention de te tuer, et voilà que tu meurs et que je deviens ton assassin, stupidement, à mon insu, sans que ma volonté soit complice. Triple idiot !

Et de fait, j'enrageais. Être assassin quand on a tué, soit. Mais quand on n'a pas tué, ce n'est pas juste. Ma logique se révoltait. J'enchaînai des raisonnements pour savoir si, oui ou non, j'étais coupable de ce crime. Eh bien, non. Une fois de plus l'absurdité de la nature s'affirmait. L'homme sensé était victime de l'illogisme du hasard.

Cela ne devait pas être. Il fallait combattre l'injustice, il fallait remettre les choses à l'endroit, dans leur sens réel, selon la normale, selon la logique. Il le fallait. Il le fallait. Et c'est pourquoi j'ai agi, et si légitimement, en homme si intelligent.

Et ce fut avec de la joie, joie un peu ironique, mais délicieuse. Je pris le revolver et je visai le cadavre. Cadavre ? Au fond un doute subsistait, et quel plus sûr moyen de l'éclaircir ! Je lui donnai le temps de ressusciter. Je dis même :

– Au bout de trois, je tire…

Et je comptai :

– Un… deux…

Il ne remuait pas. J'avais un plaisir de bon tireur en face d'une jolie cible, bien nette. Comme c'était amusant !

–… trois…

Un tout petit trou, au milieu du front, un filet de sang… Ah ! mon bonhomme, cette fois, ça y était. Je continuai cependant, en dilettante. Et je disais :

– Un… deux… trois…

L'œil droit disparut, puis l'œil gauche, puis je lui fracassai le menton. La logique se vengeait… Quelle revanche !… Quel rôle sublime de redresseur de torts… J'étais admirable, campé droit, le pistolet au poing… Et lui, lui… un mélange infernal… lui, si beau… de la bouillie… Ah ! enfin, je l'avais bien tué, le mort… c'est moi qui l'avais tué !…

(*La Revue franco-américaine*, juin 1895.)

XIX

LA GOUTTE DE SANG

… Je voudrais bien cependant ne pas me tuer. Comme c'est horrible d'y être contraint ! Et par quoi, hélas ? Le sais-je ?

J'envie ceux qui s'assoient à leur table, l'arme libératrice devant eux, et qui écrivent : « Je suis las de l'existence… »

Pour leurs épaules, le poids de la vie est trop lourd. Elle ne leur apporta qu'amertume et déception. Leur amour fut dédaigné, leur jalousie trop affreuse, le mal de leur chair trop cuisant : ils s'affranchissent. La mort leur paraît l'unique refuge. Ils meurent. Mourir ainsi, c'est presque de la joie.

Mais moi j'aime la vie, elle m'est douce et favorable, j'ai la santé, la fortune, la jeunesse, assez de rêves réalisables pour connaître l'assouvissement, assez d'impossibles pour pouvoir toujours désirer. J'aime les fleurs, les bêtes, les hommes, le bruit des rues, le silence des campagnes. Je sais pleurer et rire. J'ai des gaietés d'enfant, de délicieuses douleurs, des extases fortifiantes. Le charme des femmes m'émeut. Mes sens sont ardents. La prose des penseurs et le vers des poètes m'exaltent.

Et cependant je me tuerai.

… Il y a un demi-siècle, un homme habitait un vieil hôtel branlant. Des experts lui dirent : « Votre demeure n'est plus solide. Elle s'écroulera. » Un jour il prit une pioche et, furieusement, attaqua la grosse poutre vermoulue du vestibule. Et la maison s'effondra sur lui.

Il y a vingt-cinq ans, un riche possesseur de terres visita ses granges. Elles débordaient de fourrages. Un des paysans dit : « Tout de même si ça brûlait ! » Le soir même, le maître se glissa parmi la paille et le foin jusqu'au centre du plus grand hangar. Et il y mit le feu…

Je suis le fils et le petit-fils de ces deux hommes. Et, de même qu'ils se sont tués, il faudra que je me tue.

… Celui dont les mains tiennent l'arme fatale, sait que l'instant est arrivé. Il a choisi son heure. Il est libre. Il est maître de son sort. Le suis-je, moi ? Sais-je à quelle heure le hasard me condamnera ?

Quelle angoisse ! Au plus fort de mes ivresses l'idée m'étreint : c'est peut-être la minute solennelle. La barque frêle où je m'étends, la tête sur des genoux de femme, sous les yeux des étoiles, ne vais-je pas la démolir à coups de bottes ? La roche où je rêve parmi l'entassement des montagnes, ne sera-ce pas de là que je m'élancerai vers l'abîme ?

Doute implacable ! poison de mes bonheurs ! La coupe où je bois la vie est pleine de liqueurs exquises, mais elle est faite d'un métal amer qui souille mes lèvres tandis que mon gosier se délecte à la douceur des breuvages.

… Ô femme, toi dont l'amour aujourd'hui céda noblement à mon amour, courbé sur ton visage las, mes yeux reconnaissants mêlés à tes yeux amoureux, j'ai pensé ceci : « Ne serait-ce pas toi, l'instrument du suicide inévitable ? Ne vais-je pas tenter d'épuiser ma force par l'excès de tes caresses, jusqu'à ce que ton corps soit le tombeau de mon corps ? »

… Cette nuit, ma sœur s'est pendue. Jamais nous n'avions causé de *cela*. J'ignorais qu'elle sût. Mais voilà, elle savait, et il a bien fallu qu'elle se tuât. *Cette nuit ma sœur s'est pendue.*

… L'heure approche. L'heure s'éloigne. De fausses intuitions me guident, auxquelles je m'abandonne. C'est bien inutile. Le mystère est impénétrable. Ceci seul est certain : je me détruirai. Où ? Quand ? Je ne sais pas. Pourquoi ? Oh ! le pourquoi de cet acte nécessaire, c'est cela surtout qui me révolte ! Se tuer pour ne pas souffrir, soit ; mais se tuer parce que son père s'est tué, quelle chose monstrueuse !

Je me dis souvent : « Eh bien ! non, je ne peux pas. Ma volonté sera plus puissante que le destin. L'amour de la vie me protégera contre le vertige de la mort. Je vivrai. » – Pauvre insurgé ! Tu connais pourtant les lois rigoureuses. Certes, ton sang se renouvelle avec l'air absorbé et les matières avalées. Mais, parmi les gouttes rouges, il en est de furtives, de sommeillantes, qui te viennent de ton père et du père de ton père et de leurs aïeux. Chacune d'elles t'apporta sa part de leur humanité, et l'une contenait, sois-en sûr, le grand instinct d'anéantissement. Il était, en eux, le plus fort et le plus autoritaire. Le globule qui te le transmit est le plus vivace et le plus résistant.

Je me sens comme un esclave en liberté. Sa chaîne est lâche. Et il marche, et il court voluptueusement. Mais il sait qu'à tel moment, peut-être au plus doux de sa promenade, la chaîne sera tendue et le ramènera vers la prison. Quelque jour, du fond de moi, de la cachette où il se blottit, l'instinct, petite source lointaine, s'enflera soudain en un torrent de dévastation qui m'emportera comme un brin de paille.

… C'est *lui,* je l'affirme, c'est lui qui m'a conduit ici, sur cette plage déserte. Ce n'est pas moi qui l'ai voulu. J'y suis contre mon gré.

J'ai peur. Il a sans doute ses raisons. J'ai peur. Comme il est déjà puissant pour contrarier ainsi tous mes autres instincts !

Ô mer effrayante, est-ce à ton baiser froid que je suis destiné ?

… J'erre sur la dune. En vérité, mes yeux cherchent autour de moi. Oui, démence infernale, ils s'inquiètent des possibilités de mort qui m'environnent ! Je m'efforce de remettre mon esprit en place. Mais il est là, *lui,* il tourne mes yeux vers cette falaise à pic, vers ce bloc de rochers qui surplombe…

… Je sais… je sais maintenant où et comment. Oh ! c'est monstrueux ! J'ai voulu fuir. Mais la chaîne s'est tendue, le carcan a serré mon cou. Je lutte. Je me débats. J'espère un peu…

… C'est fini. L'heure est venue. Je suis plus calme. Cependant, l'épouvantable chose ! Que ne me suis-je jeté de la falaise ? Mourir très vite ! Ce sera si long…

C'est la phrase du pêcheur qui me tue : « Ça, monsieur, c'est la Grotte-à-l'Étouffe, la mer haute l'emplit. » Et l'instinct a surgi, maître. Dès qu'il se fut éloigné, je me suis rué dans la grotte.

Ma prison est petite. Un peu de sable en tapisse le fond. J'y suis couché. De la lumière filtre par une fissure invisible là-haut…

… Je pourrais m'enfuir. L'eau ne doit pas être profonde encore. Mais cela n'est pas possible. J'ai essayé : mes jambes sont trop faibles. C'est *lui* qui les a brisées.

Je n'ai nullement la sensation de me tuer. On me tue, mais je ne me tue pas. Que ce soit un homme ou un instinct, c'est une force en dehors de ma volonté.

Par l'orifice rond, je ne vois que de la mer bleue. Elle entre…

Oh ! si c'était un homme qui me maintînt ici, un adversaire, comme je me débattrais ! Mais l'ennemi est en moi. Il me lie les nerfs, il me coupe les muscles. Le fourbe, il me verse l'indifférence, presque l'ivresse.

Nature stupide ! L'homme ne peut donc pas naître vierge de toute empreinte, ne dépendre que de lui, de ce qu'il apprendra, de ce qu'il fera ! Pourquoi ces dépôts de vase où germent les plantes qui l'empoisonneront ?

Père, père de mon père, vous ne pouviez donc pas mourir entièrement ! Avec l'amour de la vie, pourquoi me léguer, plus puissant, l'amour de la mort ?

L'eau me glace les pieds. Elle monte. Je ne bouge pas. Elle est paisible. Elle me bercera.

Qu'elle est froide, mon Dieu ! J'ai peur, tout de même. Je souffrirai trop. Instinct mortel, tu m'as vaincu. Aie pitié de moi. Délie mes jambes que j'aille me casser la tête contre le roc…

Une torpeur me retient. L'eau monte. Ô l'homme, esclave d'une goutte de sang !…

(*Le Gil Blas*, 2 avril 1896.)

À propos de cette édition électronique